

A propos, votre sœur est toujours en visite chez sa tante, n'est-ce pas? C'est cette lettre de Naples qui a précipité ma décision. Je veux bien qu'elle ne prouve rien, et peut-être que cette demoiselle Ninette ne serait pas de mon goût. N'importe; elle me fait partir. Je vous serre la main de toute ma force, et vous dis encore : Au revoir.

Votre A. S.

---

### TREIZIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 16 juillet 1840.

Vous venez, Alexis Pétrovitch; vous serez bientôt ici. Est-ce bien vrai? Je ne vous cacherai pas que cette nouvelle me cause beaucoup de joie et un peu de crainte. Ce lien d'amitié qui commençait à se former entre nous soutiendra-t-il l'épreuve de l'entrevue? Je ne réponds pas à votre lettre, bien que j'aie tant de choses à dire. Je remets tout cela à bientôt. Ma mère est enchantée de votre retour; elle savait que nous étions en correspondance. Le temps est délicieux; nous ferons de longues promenades; je vous montrerai de nouveaux sites que j'ai découverts. Il y a surtout une longue et étroite vallée, située entre des rangées de collines couvertes de bois. Elle a l'air de chercher à se cacher. Un petit ruisseau la parcourt, ayant grand'peine à s'ouvrir un chemin dans

l'herbe épaisse et fleurie. Enfin, vous verrez. Arrivez j'espère que nous ne nous ennuiérons pas.

M. B.

Je ne crois pas que vous voyiez ma sœur; elle est toujours chez ma tante. Je dois même vous dire, mais que ceci reste entre nous, qu'elle doit bientôt se marier avec un très-aimable jeune homme, un brillant officier. Pourquoi m'avez-vous transcrit cette lettre de Naples? La vie d'ici vous paraîtra terne et pâle devant tant d'éclat et de splendeur. Mais Mlle Ninette a tort; nous avons aussi des fleurs, et des fleurs odorantes.

---

## QUATORZIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... janvier 1844.

Je vous ai écrit plusieurs fois, Alexis Pétrovitch, vous ne m'avez pas répondu. Êtes-vous en vie? Ou bien vous êtes-vous lassé de notre correspondance? Avez-vous trouvé une distraction plus agréable que celle que pouvaient vous offrir les lettres d'une demoiselle de province? Sans doute ce n'était que par désœuvrement que vous vous étiez souvenu de moi. S'il en est ainsi, je vous souhaite tout le bonheur possible. Si vous persistez à ne pas me répondre, je ne vous importunerai plus. Il ne me restera qu'à regretter cette imprudence d'avoir permis à quelqu'un de venir me troubler, de lui avoir tendu la

main, et d'être sortie, ne fût-ce qu'un moment, de mon petit coin solitaire. Je dois y rester à jamais, et m'y renfermer à double tour. C'est ma destinée ; c'est la destinée de toutes celles qu'on nomme vieilles filles. Il ne faut plus chercher la lumière du bon Dieu, il ne faut plus désirer un air pur quand la poitrine ne peut le supporter. Au surplus, nous sommes enfermés sous des monceaux de neige inerte. Je serai plus sage à l'avenir. On ne meurt pas d'ennui ; on peut mourir d'angoisse. Si je me trompe, donnez-m'en la preuve. Mais je ne crois pas me tromper.

Adieu.

M. B.

## QUINZIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Dresde, septembre 1842.

Je vous écris, chère Marie Alexandrovna ; et c'est uniquement parce que je ne veux pas mourir sans vous avoir dit adieu, sans m'être rappelé à votre souvenir. Les docteurs m'ont condamné, et je sens moi-même que ma vie s'en va. J'ai un rosier fleuri sur ma fenêtre ; il n'aura pas perdu ses fleurs que je ne serai plus. Cette comparaison n'est pas habile, car le rosier est mille fois plus intéressant que moi.

Je suis, comme vous voyez, en pays étranger. Il y a six mois que j'habite Dresde. J'ai reçu vos dernières lettres, soit dit à ma honte, il y a plus d'une année. J'en ai perdu quelques-unes ; je n'ai point répondu. Vous allez bien ?

savoir pourquoi. Mais vous m'avez toujours été chère et, excepté vous, je n'ai d'adieux à faire à personne et peut-être que personne n'attend mes adieux.

Peu après la dernière lettre que je vous ai écrite, lorsque j'étais sur mon départ, et que je bâtissais des projets dont aucun, hélas ! ne devait se réaliser, il m'est arrivé un événement qui a eu, je puis le dire, une grande influence sur ma vie, car c'est lui qui me fait mourir. Ne sachant que faire de ma soirée, j'allai au Grand-Théâtre voir un ballet. Je n'ai jamais aimé les ballets, et j'ai toujours eu de l'aversion pour les danseuses ; mais il paraît que personne ne peut ni changer son destin, ni prévoir l'avenir, ni se connaître soi-même. A regarder les choses de près, il n'y a que l'imprévu qui arrive dans la vie, et nous ne faisons rien de plus, tout le long de l'existence, que de nous accommoder à ces imprévus qui nous tombent sur la tête comme la neige. Mais je crois, Dieu me pardonne ! que je me mets encore à philosopher. Ce que c'est que l'habitude ! En un mot, pour être bref, je devins amoureux fou d'une danseuse.

C'était d'autant plus étrange qu'on ne pouvait pas même dire qu'elle fût belle. Elle avait, il est vrai, de beaux longs cheveux d'un blond cendré, et de grands yeux clairs d'une expression à la fois rêveuse et insolente. Comment ne connaîtrais-je pas cette expression, moi qui, pendant une année entière, ne m'éteignais et ne me rallumais qu'à leurs rayons ? Elle était bien faite, et, quand elle dansait une danse populaire, on l'applaudissait à tout rompre. Pourtant elle n'avait pas un immense succès, et je crois bien qu'excepté moi, personne ne s'est avisé de tomber amoureux d'elle. Quant à moi, dès l'instant même où je la vis.... Croiriez-vous que, même à présent, je n'ai qu'à fermer les yeux pour revoir le théâtre, une scène vide représentant l'intérieur d'un bois ? elle sort

en courant de la coulisse à droite, une couronne de pampre sur la tête et une peau de tigre sur les épaules.... Dès cet instant fatal, je lui appartins en entier, comme un chien à son maître. Et si, en mourant, je ne lui appartiens pas encore, c'est qu'elle m'a repoussé.

A dire vrai, elle n'a jamais fait grande attention à moi. Elle me remarquait à peine, bien qu'elle reçût sans façon mes services et mes cadeaux. J'étais pour elle, comme elle disait dans son jargon franco-italien, *un Rousseau bon enfant*, et rien de plus. Mais moi, je ne pouvais plus vivre où elle n'était pas. Je m'arrachai brusquement à tout ce qui m'était cher, même à ma patrie, et je partis à la suite de cette femme.

Vous croyez peut-être qu'elle avait au moins de l'esprit. Pas du tout : il suffisait de jeter un coup d'œil sur son front bas et alourdi, ou de voir son sourire paresseux et insouciant, pour mesurer ses qualités mentales. Du reste, je ne l'ai jamais tenue moi-même pour une femme hors ligne, et je ne me suis jamais abusé sur son compte. Mais cela ne servait à rien. Quoi que j'en eusse pensé en son absence, devant elle je n'éprouvais qu'une adoration prosternée. Il n'y a que les chevaliers des légendes allemandes qui ressentent ces transes amoureuses. Je ne pouvais détourner les yeux des traits de son visage ; je ne pouvais me rassasier du bruit de ses paroles, du spectacle de ses mouvements. En vérité, il me semble que je ne respirais qu'après elle. Du reste, bonne personne, nullement affectée, et peut-être trop sans façon. Elle ne faisait pas la suffisante, comme la plupart des artistes. Il y avait beaucoup de vie en elle, je veux dire beaucoup de sang, de ce beau sang méridional dans lequel le soleil de là-bas a infusé quelques-uns de ses rayons. Elle dormait au moins neuf heures par jour, mangeait à toute heure, ne lisait jamais une ligne imprimée, si ce n'est les

articles de journaux qui parlaient d'elle, et je crois que le seul sentiment tendre de sa vie fut pour son secrétaire, il signore Carlino, petit Italien rusé et avide, dont elle finit par faire son mari. Et c'est d'une pareille femme que moi, homme déjà vieilli, et qui s'était voué à tant d'exercices philosophiques, je devais tomber amoureux ! Qui aurait pu s'y attendre ? Moi, du moins, je ne m'y serais pas attendu. Non, je n'aurais pu m'attendre au rôle que j'ai joué : à me traîner aux répétitions de ballets, à me morfondre derrière les coulisses, à respirer l'acre fumée des quinquets, à faire connaissance avec toutes sortes de gens fort suspects ; que dis-je, faire connaissance ? leur faire la cour, les saluer, invoquer leur protection. Non, je n'aurais pu m'attendre à porter le châle d'une danseuse, à lui acheter des gants neufs, à nettoyer ses vieux gants avec de la mie de pain (je l'ai fait, parole d'honneur !), à rapporter ses bouquets à la maison, à courir les antichambres des journalistes et des directeurs, à payer des applaudissements, à donner des sérénades, à prendre froid, à tomber malade. Hélas ! je ne m'attendais pas à recevoir dans une petite ville d'Allemagne le surnom pittoresque du « Barbare, protecteur de Terpsichore. » Et tout cela pour rien, dans le sens le plus complet du mot, pour rien !

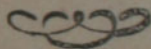
Vous souvient-il combien nous avons disserté, dans nos causeries et nos lettres, au sujet de l'amour ? dans quelles finesses nous nous sommes égarés ? En somme, il ressort de mon expérience que l'amour est un tout autre sentiment que nous ne nous l'étions imaginé. L'amour n'est pas même un sentiment : c'est une maladie, un certain état du corps et de l'âme. Il ne se développe pas suivant des règles. On ne peut pas compter avec lui, on ne peut pas jouer au fin. D'habitude, il s'empare d'un homme sans lui en demander permission, comme la

fièvre ou le choléra. Il saisit sa proie comme le vautour un pigeonneau, et l'emporte où il lui plaît. Non, il n'y a pas d'égalité dans l'amour ; il n'y a pas cette libre union des âmes, que des professeurs allemands, qui n'ont jamais aimé, ont inventée à loisir. Non, de deux êtres qui s'aiment, l'un est un esclave, l'autre un maître, et ce n'est pas en vain que les poètes ont parlé des chaînes de l'amour. Ah ! c'est une bien lourde chaîne. Moi, du moins, j'ai acquis cette conviction ; j'y suis arrivé par le chemin de l'expérience, et je la paye du prix de ma vie, car je meurs esclave.

Admirez un peu mon sort. Dans ma jeunesse, je voulais escalader le ciel et y trouver Dieu ; puis j'ai rêvé le bien du genre humain, celui de la patrie ; puis je me suis résigné à m'arranger une vie d'intérieur ; et voilà qu'une vile taupinière m'a jeté par terre ; que dis-je ? dans la tombe. Ah ! quel talent particulier nous avons pour finir ainsi, nous autres Russes !

Mais il est temps que je me détourne de tout cela, qu'avec ma vie, mon âme se décharge de ce fardeau ! Je veux, pour la dernière fois, ne serait-ce qu'un moment, savourer ce bon et tendre sentiment qui se répand en moi comme une tranquille lumière, dès que je pense à vous. Votre image m'est doublement chère en ce moment. Avec elle s'élève devant mes yeux l'image de ma patrie, et à elle et à vous j'envoie mon dernier adieu. Vivez longtemps, vivez heureuse ; et, soit que vous restiez enfouie dans cette steppe perdue où vous passez souvent de tristes jours, mais où j'aurais voulu finir les miens, soit que vous alliez au-devant d'un autre sort, rappelez-vous ceci : celui-là seul n'est pas trompé par la vie, qui ne réfléchit pas trop sur elle, et qui, ne lui demandant rien, accepte ses rares présents. Marchez en avant tant que vous pourrez ; et, quand vous sentirez vos jambes fléchir, as-

seyez-vous au bord de la route, et regardez les passants qui vous devancent sans dépit et sans envie. Ils n'iront pas loin non plus. Ce n'est pas ce que je vous disais autrefois; mais la mort est un maître qui fait parler juste. Du reste, qui dira ce que c'est que la vie, ce que c'est que la vérité? Rappelez-vous la question posée par Pilate, et restée sans réponse. Adieu, chère Marie Alexandrovna, adieu pour la dernière fois. Ne gardez pas un mauvais souvenir au pauvre Alexis.







DEUX JOURNÉES

DANS

LES GRANDS-BOIS



## DEUX JOURNÉES

DANS

# LES GRANDS-BOIS<sup>1</sup>.

---

### PREMIÈRE JOURNÉE.

La vue d'une vaste forêt de sapins, la vue des grands bois, rappelle celle de l'Océan. Elle éveille les mêmes impressions; c'est la même plénitude intacte et primitive, qui se déroule à l'œil du spectateur dans sa royale majesté. Du sein des forêts séculaires, comme du sein de l'onde immortelle, s'élève la même voix : « Je n'ai pas affaire à toi, dit la nature à l'homme; je règne, et toi, tâche de ne pas mourir. » Mais la forêt est plus triste et plus monotone que la mer, surtout la forêt de sapins. Toujours la même en toute saison, elle est d'habitude silencieuse. La mer caresse et menace; elle prend toutes les nuances, elle parle toutes les voix, elle reflète le ciel, ce ciel d'où nous vient aussi un souffle d'éternité qui ne nous semble pas étrangère, tandis qu'à l'aspect de la

<sup>1</sup> *Polesié*, vaste contrée boisée qui s'étend dans les gouvernements de Kalouga, Smolensk et Orel.

sombre et morne forêt, avec son lugubre silence ou ses sourds et longs gémissements, l'homme sent plus irrésistiblement pénétrer dans son cœur la conscience de son néant. Il est difficile à cet être éphémère, né d'hier et condamné à mourir demain, de soutenir le regard froid et indifférent de l'éternelle Isis. Ce ne sont pas seulement les espérances audacieuses et les confiantes rêveries de sa jeunesse qui s'humilient et s'éteignent au souffle glacial des puissances élémentaires; toute son âme se resserre et se rapetisse : il sent bien que le dernier de ses frères pourrait disparaître de la face de la terre, sans qu'une seule feuille s'agitât sur sa branche; il sent son isolement, sa faiblesse, le hasard de son existence, et il se hâte, avec une terreur secrète, de revenir aux soucis mesquins et aux petits travaux de sa vie. Il se trouve plus à l'aise dans ce monde qu'il s'est créé; là il est chez lui, là il peut croire encore à sa force et à son importance.

Ce furent les idées qui me vinrent à l'esprit, il y a quelques années, lorsque, debout sur le perron d'une petite auberge bâtie aux bords marécageux de la Resseta, j'aperçus pour la première fois de ma vie les Grands-Bois. Comme en gradins d'amphithéâtre, et à perte de vue, s'étendait devant moi l'interminable forêt de sapins, où, sur un fond bleuâtre, se détachaient en vert frais et pâle des bouquets de bouleaux. Nulle part une blanche église, nulle part une plaine aux champs dorés; partout les cimes dentelées des arbres, partout l'éternelle brume qui les enveloppe dans cette contrée. Ce que je voyais ne respirait pas la paresse, cette immobilité de la vie; non, quoique grandiose, c'était la mort. Une chaude journée d'été tenait la terre endormie, et de grands nuages blancs passaient très-haut avec lenteur. L'eau rougeâtre de la Resseta glissait sans bruit à travers d'épais roseaux; des

mamelons de sombre mousse se voyaient confusément au fond, et les bords de la rivière semblaient se fondre, tantôt en marécages, tantôt en amas de sable crayeux.

Un chemin fréquenté passait devant l'auberge. Auprès du perron se tenait une *telega* remplie de caisses et de boîtes de différentes grandeurs. Son maître, petit homme sec, au nez d'épervier et aux yeux de souris, le dos voûté et la jambe boiteuse, attelait un petit cheval aussi boiteux que lui. C'était un marchand de pains d'épices qui se rendait à la foire de Karatcheff. Tout à coup, sur le même chemin, parurent quelques hommes bientôt suivis d'un plus grand nombre, et finalement d'une foule entière. Tous portaient de longs bâtons à la main, et des havre-sacs sur le dos. A leur démarche fatiguée et chancelante, à leur teint hâlé, on pouvait reconnaître qu'ils venaient de loin. C'étaient des puisatiers de Youknoff qui retournaient au pays. Un vieillard aux cheveux blancs comme la neige semblait être leur chef. Il s'arrêtait de temps à autre, et d'une voix tranquille stimulait les traînants. Tous marchaient en silence, dans une sorte de grave recueillement. L'un d'eux, homme trapu et de mine renfrognée, le *touloup* entr'ouvert et un bonnet de peau de mouton enfoncé jusqu'aux yeux, s'approcha du marchand forain, et lui dit brusquement : « A combien le pain d'épices, imbécile? — C'est selon ce que tu prendras, homme aimable, répondit d'une voix grêle le marchand surpris et fâché; il y a du pain d'épices à deux kopecks, à trois kopecks; et toi, en as-tu un seulement dans ta poche? — Ce manger de bourgeois est fade pour un ventre de paysan, » répliqua en s'éloignant le paysan au *touloup*. « Enfants, enfants, suivez la route; il faut arriver avant l'étoile du soir, » fit entendre la voix du vieux chef; et toute la horde s'écoula rapidement, sans qu'aucun d'eux pensât à soulever son bonnet en passant

devant moi. Le vieillard seul me fit un grave salut, tout en gouriant sous ses blanches moustaches. « Gens peu civilisés, dit le marchand en me jetant un regard de côté; ce n'est pas pour eux, certes, qu'est mon pain d'épices. » Et achevant d'atteler sa rosse, il descendit vers la rivière, où se voyait une espèce de bac en troncs d'arbres liés ensemble. Un paysan, coiffé du bonnet en feutre blanc particulier à cette contrée, sortit d'une hutte, et le passa sur l'autre rive. La petite *telega* se mit à ramper dans un chemin raboteux, faisant gémir à chaque tour une de ses roues.

Quand mes chevaux eurent mangé, je passai aussi sur l'autre rive. Après avoir marché l'espace de deux verstes dans une plaine marécageuse, j'entrai dans la trouée percée au milieu de la forêt. Mon *tarantass* commença à danser sur les rondins qui servaient à paver cette route. Je mis pied à terre, et suivis la voiture. Les chevaux marchaient d'un pas égal, soufflant avec force et agitant la tête pour chasser les mouches. Bientôt les Grands-Bois nous reçurent dans leur sein. Non loin de la lisière, poussaient des bouleaux, des trembles, des tilleuls et quelques chênes; puis parut comme un mur de sapins épais, auxquels succédèrent les troncs rougeâtres et moins serrés des pins communs en Écosse; puis, de nouveau, un bois mélangé, garni par en bas de noisetiers, de sorbiers, de cerisiers sauvages, d'herbes à tiges hautes et dures. Les rayons du soleil éclairaient vivement les cimes des arbres, s'éparpillaient dans les branches, et n'arrivaient jusqu'à terre qu'en minces et pâles filets. On n'entendait presque point d'oiseaux : ils n'aiment pas les forêts profondes; seulement, de temps à autre, le cri plaintif et trois fois répété de la huppe, ou bien l'aigre miaulement du geai; quelquefois un rolhier, toujours solitaire et silencieux, traversait la trouée en y faisant luire son

plumage d'or et d'azur. De loin en loin, les arbres étaient plus espacés, une éclaircie se montrait, et le *tarantass* entra dans une petite plaine sablonneuse, nouvellement défrichée. Du seigle chétif y croissait par longues bandes et agitait sans bruit ses maigres tiges. Une petite chapelle noircie, avec sa croix inclinée, se voyait au-dessus d'un puits, et un invisible ruisseau babillait d'un bruit faible, et sourd comme s'il fût entré dans le goulot d'une bouteille vide. Un bouleau, abattu par le vent, interceptait tout à coup la route. En d'autres endroits, elle était cachée sous une couche d'eau stagnante; des deux côtés, un marécage étendait sa nappe verdâtre, couverte de joncs et d'aunes rabougris. Des canards sauvages s'élevaient par couples, et l'œil suivait avec surprise leur vol inusité à travers les troncs des grands sapins. « Ah! ah! ah! ah! » criait tout à coup un pâtre qui poussait devant lui son troupeau de bétail à demi sauvage. Une vache au poil roux, aux cornes courtes et affilées, traversait bruyamment les broussailles, et, comme pétrifiée, s'arrêtait au bord de la trouée, en fixant ses grands yeux sombres sur le chien qui courait devant moi. Le vent apportait fréquemment une odeur de bois brûlé, et une petite fumée circulait en mince spirale dans l'air bleuâtre de la forêt. C'était sans doute un paysan qui se procurait à peu de frais du charbon pour quelque fabrique de verre ou de soude des environs. Plus nous avançons, plus autour de nous tout devenait sourd et silencieux. Une forêt de sapins est toujours silencieuse; seulement, là-haut, bien au-dessus de la tête, s'entend un long murmure, et comme une plainte vague et contenue qui court dans la cime des arbres. On va, on va, et cette incessante voix de la forêt ne cesse point de gémir; et le cœur commence à gémir lui-même, et l'on désire arriver plus vite à l'espace et à la lumière. On désire respirer à pleine



poitrine un air pur et léger, et non cet air étouffant à force de parfums et d'humidité.

Pendant quinze verstes, nous allâmes au pas, rarement au petit trot. Je voulais atteindre avant la nuit le petit village de Sviatoïé, situé au cœur de la forêt. Plusieurs fois, j'avais rencontré des paysans portant sur leurs telegas de longues poutres ou des écorces de tilleul. « Y a-t-il loin d'ici à Sviatoïé? demandai-je à l'un d'eux.

— Non, pas loin, trois verstes environ. »

Deux heures passent; nous marchions toujours. Enfin j'entends le grincement des roues d'un telega. Un paysan paraît, marchant à côté de son petit cheval : « Frère, combien y a-t-il d'ici à Sviatoïé?

— Qu'est-ce ?

— D'ici à Sviatoïé?

— Huit verstes. »

Le soleil se couchait quand je sortis enfin du bois, et j'aperçus devant moi un petit village. Une vingtaine d'*is-bás* se pressaient autour d'une vieille église en bois à coupole unique et à toiture verte, dont les petites fenêtres s'enflammaient au soleil couchant. C'était Sviatoïé. Ce village avait jadis appartenu à un monastère, et son église possédait une petite image miraculeuse, à l'influence de laquelle les habitants attribuaient leur bonne fortune d'être restés libres, au beau milieu des possessions d'un puissant seigneur. De là, le village avait conservé son nom<sup>1</sup>. Au moment d'y entrer, le troupeau commun dépassa mon *tarantass* en courant au milieu d'un tourbillon de poussière, avec des beuglements, des bêlements, des grognements tels que si une troupe de loups se fût mise à leurs trousses. Les filles du village, de longues gaules à la main, couraient avec de grands

1. *Sviatoïé* veut dire *saint*.

tris à la rencontre de leurs vaches; les jeunes garçons, aux cheveux de chanvre, poursuivaient les cochons indociles qui s'échappaient de tous côtés; et ce fut au milieu de cet infernal brouhaha que je fis mon entrée dans le village de Sviatoïé.

Je mis pied à terre chez le *starosta*, Poléka<sup>1</sup> fin et rusé, de cette race de gens dont on dit en Russie qu'ils voient à plusieurs archines sous terre. Le lendemain, de bonne heure, je partis dans un *telega* à deux chevaux du pays, ornés de gros ventres, avec le fils du *starosta* et un autre paysan du nom de Yégor, dans l'intention de chasser le grand tétras ou coq de bruyère. A l'horizon, tout à l'entour, la forêt étendait ses cercles bleuâtres; il n'y avait pas plus de deux cents déciatines de terres défrichées autour du village. Mais il fallait faire sept verstes pour arriver aux bons endroits. Le fils du *starosta*, qui se nommait Kondrate, était un jeune gars aux cheveux châtain, aux joues vermeilles, à l'expression franche et ouverte; il était serviable et bavard. Il menait les chevaux. Yégor était assis près de moi. Il faut que je dise deux mots de celui-ci. Il était réputé pour le meilleur chasseur de tout le district. Il avait battu le pays dans toutes les directions, à cinquante verstes de distance. Rarement il tirait un coup de fusil, car il avait fort peu de poudre et de plomb. Mais il se contentait d'avoir fait répondre une gélinotte à l'appeau, ou bien d'avoir trouvé l'endroit où les mâles des doubles bécassines se rassemblent et se battent. Yégor avait la réputation d'homme véridique et d'homme silencieux. En effet, il n'aimait pas à parler et n'exagérait point le nombre de gibier qu'il avait découvert, chose rare chez un chasseur de profession. Il était de taille moyenne, maigre, le visage long et pâle, avec

1. Habitant du *Polessié*.

de grands yeux aux regards honnêtes et calmes. Tous ses traits, et surtout ses lèvres toujours immobiles, respiraient une tranquillité inaltérable; les rares paroles qu'il laissait tomber s'accompagnaient d'un sourire retenu qui faisait plaisir à voir. Il ne buvait jamais d'eau-de-vie et travaillait assidûment. Mais il n'avait pas de chance; sa femme était toujours malade, ses enfants mouraient, et, comme tout paysan russe tombé dans la misère, il ne trouvait plus moyen de revenir sur l'eau. Il faut avouer d'ailleurs que la passion de la chasse ne sied guère à un paysan. Était-ce une disposition naturelle de son âme? Était-ce le résultat de sa vie incessamment passée dans les forêts face à face avec la triste et sévère nature de ces déserts? Le fait est que, dans tous les mouvements de Yégor, il y avait une sorte de gravité modeste qui n'avait rien de rêveur, la gravité d'un grand cerf des bois. Il avait tué sept ours dans le cours de sa vie, en les attendant à l'affût près des avoines. Il ne s'était décidé que la quatrième nuit à tirer le dernier des sept, parce qu'il ne le trouvait jamais assez bien placé pour le tuer sûrement, et qu'il n'avait qu'une seule balle à mettre dans son fusil. Yégor l'avait tué la veille de mon arrivée. Lorsque Kondrate me mena chez lui, je le trouvai dans la petite cour de la maison, accroupi devant l'énorme animal. Il le dépeçait avec un méchant couteau, mettant soigneusement dans un pot sa graisse, qui devait plus tard oindre les cheveux de quelque élégant.

« Comment as-tu tué ce monstre? » lui dis-je.

Yégor leva la tête, me jeta un regard, et considéra attentivement mon chien.

« Si vous êtes venu pour chasser, me dit-il, il y a des coqs de bruyère à Mochnoï, quatre couvées, et sept de gélinottes. »

Puis il se remit à l'ouvrage.

C'est avec ce Yégor que nous partîmes le lendemain pour la chasse.

Nous traversâmes rapidement la plaine qui entoure Sviatoïé; mais, une fois dans la forêt, il fallut nous remettre au pas. « Tiens, Yégor, voilà un ramier, s'écria Kondrate en le poussant du coude; tire-lui dessus. » Yégor jeta un regard de côté, et ne bougea point. Il y avait plus de cent pas de nous à l'oiseau. Kondrate fit encore quelques remarques à haute voix; mais l'éternel silence de la forêt finit par tomber sur lui-même, et le fit taire aussi. Sans échanger d'autres paroles, et écoutant seulement le souffle des chevaux, nous arrivâmes à Mochnoi. C'était le nom qu'on donnait à une partie du bois composée de pins immenses. Yégor et moi, nous descendîmes du telega, que Kondrate poussa dans un épais massif, pour mettre les chevaux à l'abri d'énormes cousins à aigrette. Yégor examina les platines de son fusil, puis fit un grand signe de croix. C'est par là qu'il commençait toute chose. L'endroit de la forêt où nous entrâmes était d'une extrême vieillesse. Je ne sais si les Tatares l'avaient traversé pendant leurs invasions; mais certes les Polonais et les rebelles russes, du temps des faux Démétrius, avaient pu chercher asile dans ses impénétrables profondeurs. A longue distance l'une de l'autre, s'élevaient en colonnes d'un jaune pâle des arbres immenses; d'autres, plus jeunes, dressaient plus serrées leurs tiges sveltes. Une mousse verdâtre, toute parsemée d'épingles de pin, couvrait la terre. La *golonbiker* aux baies bleuâtres croissait en grande abondance, et sa forte odeur, pareille à celle du musc, oppressait la respiration. Le soleil ne pouvait pénétrer à travers l'entrelacement des branches; et pourtant il ne faisait pas sombre dans la forêt. L'air immobile, sans lumière et sans ombre, brûlait le visage. De lourdes gouttes de résine transpa-

rente sortaient comme des gouttes de sueur de la rugueuse écorce des arbres, et descendaient lentement. Tout se taisait; on n'entendait pas même le bruit de nos pas; nous marchions sur la mousse comme sur un tapis. Yégor surtout se mouvait comme une ombre; il ne faisait pas crier une feuille sèche en posant le pied dessus. Il marchait sans se hâter, et sifflait de temps à autre dans son appeau. Une gélinotte répondit bientôt, et je la vis se jeter dans un épais sapin. Mais Yégor eut beau me l'indiquer; j'eus beau faire tous mes efforts pour la voir; je ne pus jamais la découvrir, et ce fut Yégor qui dut l'abattre. Nous trouvâmes aussi deux couvées de grands tétras. Mais ces puissants oiseaux s'enlevaient de loin avec un fracas lourd et retentissant. Nous ne pûmes en tuer que trois jeunes. Yégor s'arrêta tout à coup près d'un *maïdane*<sup>1</sup>, et m'appela par un geste. « Un ours est venu chercher de l'eau, me dit-il en me montrant une large et fraîche écorchure sur la surface de la mousse qui tapissait un trou. — C'est sa patte? lui dis-je. — Oui, mais il n'y a plus d'eau. Sur ce pin-là, il y a aussi sa trace. Il est allé y chercher du miel. Voilà des entailles comme faites au couteau. »

Nous continuâmes à nous enfoncer dans la forêt. Yégor marchait avec une assurance calme, et se contentait de jeter des regards en haut, dans les rares éclaircies qui laissaient voir le ciel. J'aperçus une élévation circulaire, entourée d'un fossé presque comblé par le temps. « Est-ce encore un *maïdane*? demandai-je. — Non; ç'a été un fort de brigands. Il y a longtemps; nos grands-pères en avaient déjà oublié l'époque. Il y a un trésor enfoui là-dessous; mais, pour l'avoir, il faut avoir versé du sang

1. Botte circulaire qui reste à l'endroit où l'on cuit la résine pour en faire du goudron.

humain. » Yégor fit un nouveau signe de croix. La chaleur m'accablait; je me plaignis de la soif. « Attendez un peu, me dit-il, je connais une bonne source. » Et, avant que j'eusse le temps de répondre, il avait disparu....

Je m'assis sur un tronc d'arbre, les coudes sur les genoux; puis, après un long intervalle, je relevai la tête et jetai un long regard autour de moi. Oh! comme tout était morne et triste! pas seulement triste, mais muet et menaçant. Si du moins le moindre son, le plus petit frôlement, eût retenti dans le profond abîme de la forêt! Mon cœur se resserra; dans cet instant, à cette place, je sentis presque le souffle de la mort. Je touchai en quelque sorte son incessante présence. Je baissai la tête sous une secrète terreur, comme si j'avais jeté un regard dans un endroit où il est défendu à l'homme de regarder. Je fermai les yeux avec la main, et tout à coup, comme obéissant à un ordre intérieur, je me rappelai toute ma vie passée.

Voilà que je revis mon enfance bruyante et tranquille, querelleuse et bonne, avec ses joies hâtives et ses rapides chagrins; puis ma jeunesse confuse, étrange, bizarre, pleine d'amour-propre, avec toutes ses fautes et ses aspirations, son travail désordonné et son inaction agitée. Vous me vîtes aussi à la mémoire, vous, mes amis de vingt ans, compagnons de mes premiers essais dans la vie. Puis, comme un éclair dans la nuit, apparurent quelques souvenirs lumineux. Puis des ombres s'avancèrent et grossirent de tous côtés; les années se déroulaient devant moi plus sombres et plus lourdes, et la tristesse me tomba sur le cœur comme une pierre. Assis, immobile, je regardais comme si le rouleau de ma vie se fût déroulé devant moi. « Oh! qu'ai-je fait? murmuraient amèrement mes lèvres. Oh! ma vie, comment as-tu glissé de mes mains sans laisser de traces? Est-ce toi qui m'a trompé?

Est-ce moi qui n'ai pas su profiter de tes dons ? Ce rien, cette pincée de cendre et de poussière, voilà tout ce qui reste de toi. Ce quelque chose de froid, d'inerte et d'inutile, est-ce moi, le moi d'autrefois ? Comment ! Mon âme désirait un bonheur si plein ! Elle repoussait avec tant de mépris tout ce qui lui semblait incomplet ! Elle se disait : « Voilà le bonheur ; il va fondre sur moi comme un grand fleuve ; et pas une goutte n'a seulement touché mes lèvres ! Ou bien peut-être que le bonheur, le vrai bonheur de ma vie, a passé tout près de moi, m'a souri de son sourire radieux, et que je n'ai pas su le reconnaître. Ou bien il s'est assis à mon chevet, et je l'ai oublié comme un rêve. Comme un rêve, » répétais-je tristement. Des formes confuses, des images insaisissables glissaient dans mon âme en y excitant des sentiments où se mêlaient la compassion sur moi-même, les regrets, la désespérance et la résignation. Oh ! mes cordes d'or, je n'ai pas entendu vos cantiques ! Vous n'avez donné des sons qu'en vous brisant. Et vous, ombres chères, ombres si connues, vous qui m'entourez ici dans cette morne solitude, pourquoi êtes-vous vous-mêmes si tristement et si profondément silencieuses ? Sortez-vous de l'abîme ? Comment comprendrais-je vos regards muets ? Me dites-vous encore adieu, ou me saluez-vous comme un ami au retour ? Pourquoi coulez-vous de mes yeux, gouttes avaries et tardives ? Oh ! mon cœur, à quoi bon des regrets ? Tâche d'oublier, si tu veux être calme ; habitue-toi aux résignations des séparations éternelles, à ces mots amers : « Adieu pour toujours. » Ne retourne pas en arrière ; ne te ressouviens pas ; ne t'élance pas là-bas où il fait clair et serein, où rit la jeunesse, où l'espérance se couronne des fleurs du printemps, où la joie agite ses ailes de colombe, où l'amour, comme la rosée à l'aurore, brille tout humide des larmes de la volupté. Non, ne t'élance pas là-bas où

est la félicité, la foi, la force, la puissance. Là n'est pas notre place.

« Voici votre eau ; levez-vous et buvez avec Dieu, » prononça derrière moi la voix mâle d'Yégor. Je tressaillis involontairement ; cette parole vivante ébranla joyeusement tout mon être. C'était comme si je fusse tombé dans un sombre abîme où tout se taisait autour de moi, où l'on n'entendait plus que le long et continu gémissement d'une douleur sans fin, et que tout à coup, d'une seule secousse, une puissante main d'ami m'eût ramené à la lumière du bon Dieu. Ce fut avec un vrai bonheur que je revis devant moi la calme et loyale figure de mon guide. Il était là, dans sa pose assurée, et me tendait, avec son charmant sourire, une petite bouteille pleine d'eau limpide et transparente. « Allons, dis-je en me levant et en lui serrant la main avec une sorte d'enthousiasme, conduis-moi, je te suis. » Il sourit de nouveau, et se remit en marche.

Nous continuâmes à parcourir la forêt jusqu'au soir. Le froid et l'ombre succédèrent si rapidement à la chaleur et à la lumière, qu'il fallut battre en retraite : « Retirez-vous, inquiets vivants, » semblait dire de derrière chaque arbre une voix farouche.

Au sortir du bois, nous ne retrouvâmes plus Kondrate. En vain nous criions pour l'appeler, il ne répondait pas. Tout à coup nous l'entendîmes au fond d'un ravin, près de nous, qui parlait doucement à ses chevaux. Un vent subit avait soufflé rapidement et s'était calmé aussi vite, sans laisser d'autre trace de son passage que des feuilles mises à l'envers, ce qui donnait aux arbres immobiles un aspect bigarré. Ce souffle imperceptible avait suffi pour empêcher Kondrate d'entendre nos cris. Nous montâmes dans le telega, et partîmes pour le village. Courbé sur moi-même et aspirant l'air humide du soir, je sentis



toutes mes rêveries de la journée se fondre en un seul sentiment, celui de la lassitude et du sommeil, en un seul désir, celui de retourner bien vite sous un toit humain, de boire une tasse de thé à la crème, de m'enfoncer dans du foin odorant, et de m'endormir avec délices.

---

## DEUXIÈME JOURNÉE.

Le lendemain, de bonne heure, nous nous remîmes tous trois en marche pour la *Gary*<sup>1</sup>. Dix années auparavant, plusieurs milliers de déciatines avaient brûlé dans les Grands-Bois. Les arbres n'avaient pas repoussé. On ne voyait sur ce vaste emplacement que de tout petits sapins. Le sol était couvert de mousse et de cendre, à travers lesquelles croissaient une multitude d'arbustes à fruits sauvages, fraises, framboises, airelles et canneberges, dont les coqs de bruyère sont très-friands. Aussi les trouvait-on, en cet endroit, en quantité prodigieuse. Nous avançons en silence, quand tout à coup Kondrate se redressa : « Eh ! dit-il, n'est-ce pas Ephrem que je vois là ? En effet, c'est bien lui. Bonjour, Alexandritch<sup>2</sup>, » ajouta-t-il en élevant la voix et en ôtant son bonnet.

Un paysan de petite taille, vêtu d'un court *armiak* noir, et les reins ceints d'une corde, parut de derrière un arbre, et s'approcha de notre telega.

« On t'a relâché ? demanda Kondrate.

1. Ce mot désigne l'emplacement d'une forêt brûlée.

2. Le nom patronymique seul ne se donne qu'à une personne à qui l'on veut témoigner du respect.

— Je le crois bien, répondit l'homme en montrant ses dents : il ne fait pas bon de me tenir sous clef.

— Tiens ! et moi qui croyais, je te l'avoue, Alexandritch, que cette fois-ci l'oie n'avait plus qu'à se mettre sur le gril !

— Si tu l'as cru, tu es un nigaud.

— Et le *Stanovoï*<sup>1</sup> ?...

— Bah ! le *Stanovoï*.... ça veut être un loup, et ça a une queue de chien. Tu vas à la chasse, barine<sup>2</sup> ? ajouta-t-il en jetant sur moi un regard de ses petits yeux clignotants.

— A la chasse, dis-je.

— A la *Gary*, ajouta Kondrate.

— Dans la cendre tu pourrais trouver du feu, dit le paysan continuant à ricaner ; j'y ai vu beaucoup de coqs de bruyère. Mais vous n'arriverez pas jusque-là ; il y a vingt verstes à vol d'oiseau à travers le bois. Yégor lui-même, qui est dans la forêt comme dans sa basse-cour, ne parviendrait pas à y arriver. Bonjour, âme de Dieu, ce qui veut dire peu, » dit-il à Yégor en lui frappant sur le bras.

Yégor le regarda gravement, et lui fit un léger signe de tête.

De longtemps je n'avais vu une figure aussi étrange que celle de cet Ephrem. Il avait le nez long, aigu, de larges lèvres, une barbe courte et rare, et ses yeux bleus couraient perpétuellement çà et là. Il se tenait crânement, les mains sur la hanche, et son bonnet enfoncé jusqu'aux sourcils.

« Tu reviens passer quelques jours chez toi ? reprit Kondrate.

— Quelques jours ; il fait beau maintenant, frère. Mon

1. Officier de police. 2. Seigneur.

sentier est devenu un grand chemin. Je puis rester couché sur mon poêle jusqu'à l'hiver; aucun chien à collet rouge n'aboiera sur moi. Le maréchal m'a dit dans la ville : « Décampe, Alexandritch, sors de notre district; nous te donnerons un passe-port de première qualité. » Mais vous autres, gens de Sviatoïé, j'ai eu pitié de vous; vous ne trouveriez plus un aussi fin voleur.

— Allons, tu es toujours farceur, notre oncle, » dit Kondrate en riant, et il frappa de ses rênes les chevaux qui se mirent en marche.

— Prrr! fit Ephrem, et les chevaux s'arrêtèrent.

— Veux-tu finir? dit Kondrate; tu vois bien que nous allons avec un seigneur, il se fâchera.

— Mais, gros canard, de quoi se fâcherait-il? c'est un bon seigneur. Tu vas voir qu'il me donnera pour boire un coup. Eh! barine, donne au pauvre vagabond de quoi s'acheter une bouteille d'eau-de-vie. Comme je l'écraserai en ton honneur! » ajouta-t-il en soulevant le coude jusqu'à l'épaule, et en grinçant des dents.

Je lui donnai un *grivnik*<sup>1</sup>, et je dis à Kondrate de fouetter.

« Très-content de Votre Seigneurie, cria Ephrem à la façon des soldats. Et toi, Kondrate, sache dorénavant chez qui tu dois prendre leçon. As-tu peur, tu es perdu; as-tu du courage, tu dévores tout. Écoute, quand tu reviendras au pays, viens me voir; la bombance durera trois jours chez moi. Nous casserons bien des goulots de bouteilles. Ma femme est une joyeuse commère, ma maison ouverte à tout venant. Saute, ami Ephrem, saute, alerte pie, avant qu'on ne t'ait arraché la queue. »

Et, poussant un sifflement aigu, il disparut dans les broussailles.

1. Pièce de dix kopecks.

« Qu'est-ce que c'est que cet Ephrem? dis-je à Kondrate, qui ne cessait de secouer la tête comme s'il se fût parlé à lui-même.

— Cet Ephrem? reprit-il; ah! ah! c'est un homme comme il n'y en a pas à cent verstes à la ronde; un voleur fini. Rien que voir le bien d'autrui lui fait cligner de l'œil. Fuyez-le en vous cachant dans la terre, il vous déterrera. Et quant à l'argent, essayez de vous asseoir dessus, il vous l'ôtera de dessous vous.

— Il me paraît bien hardi.

— Hardi! il ne craint pas le diable, c'est tout dire. On ne peut rien lui faire. Combien de fois l'a-t-on mené à la ville, et mis en prison? Dépenses inutiles. On se met à le lier, et lui vous dit : « Que n'attachez-vous cette jambe-là? attachez-la plus fort pendant que je dormirai, et je serai à la maison avant mon escorte. » Et en effet, à peine parti, on le revoit au pays.

— D'où est-il? de chez vous?

— Oui, de Sviatoïé. C'est un homme.... Voyez seulement son nez, sa physionomie (Kondrate avait été une fois à la ville, et, depuis ce temps, employait des termes ambitieux). Nous autres Polékas, nous connaissons bien la forêt depuis notre enfance; mais aucun de nous ne peut se comparer à lui. Une nuit, il est venu tout droit ici d'Altonkino; il y a quarante verstes, et personne n'avait jamais fait ce chemin. C'est aussi le premier homme du monde pour voler le miel; les abeilles ne le piquent point. Il a ruiné tous les éleveurs de ruches.

— Il ne doit pas épargner non plus les *borts*<sup>1</sup>?

— Oh non! il ne faut pas le calomnier. Jamais encore on ne lui a trouvé ce péché. Le *bort* est chose sacrée chez

1. Essaims d'abeilles sauvages que trouvent les paysans, et qu'ils marquent pour en rester les maîtres.

nous. Une ruche est faite de main d'homme, et gardée par des hommes. Si tu réussis à la voler, tant mieux pour toi ; mais les abeilles sont à la garde de Dieu ; il n'y a que l'ours qui touche à leur miel.

— Aussi l'ours est-il un animal privé de raison, remarqua Yégor.

— Ephrem a-t-il de la famille ? demandai-je.

— Certainement, il a un fils ; et quel voleur ce sera avec le temps ! c'est le père tout craché. Ephrem commence à l'enseigner. Un de ces derniers jours, il a rapporté un pot rempli de vieux sous, et il l'a enterré dans une petite éclaircie ; puis il a envoyé son fils au bois, en lui disant que, tant qu'il n'aurait pas trouvé le pot, il ne lui donnerait rien à manger, et ne le laisserait pas même rentrer dans la maison. Le fils est resté au bois tout un jour avec sa nuit, et il a fini par déterrer le pot. Oui, c'est un homme bien singulier que cet Ephrem ; tant qu'il est dans sa maison, c'est le meilleur vivant du monde, il donne à tout le monde à boire et à manger. On ne fait que danser chez lui ; on y fait les cent coups. Et quand il y a une assemblée d'anciens, personne ne donne un meilleur conseil que lui. Il s'approche du cercle par derrière, écoute un moment, vous dit le mot juste comme s'il donnait un coup de hache au bon endroit, et s'en va en riant. Mais du moment qu'il part pour la forêt, c'est alors qu'il est dangereux. Du reste, il faut le dire, il ne touche à nous autres de Sviatoïé que quand il ne peut pas faire autrement. D'ordinaire, s'il rencontre l'un de nous, il nous crie de loin : « Au large, frère ! l'esprit de la forêt a soufflé sur moi. »

— Comment ! dis-je, vous êtes une commune entière, et vous ne pouvez venir à bout d'un seul homme ?

— Mais apparemment.

— Le tenez-vous donc pour un sorcier ?

— Dieu seul sait ce qu'il est. Il y a quelque temps, il est entré dans le rucher du sous-diacre; mais le sous-diacre faisait le guet lui-même; il l'empoigna dans les ténèbres, et le rossa. Quand il lui eut donné sa volée, Ephrem lui dit : « Sais-tu qui tu as battu ? » Dès que le sous-diacre eut reconnu sa voix, il se sentit glacé de terreur; il se jeta à ses pieds : « Prends, lui dit-il, tout ce que tu veux. — Non, reprit l'autre, je te prendrai ce que je voudrai, à mon heure et à mon goût; mais sache que tu n'en seras pas quitte. » Depuis ce temps, le sous-diacre semble un échaudé; il erre comme une ombre. « Le cœur me fond dans la poitrine, me disait-il l'autre soir; ce brigand-là m'a jeté quelques mots bien cruels. »

— Votre sous-diacre doit être bien bête.

— Ah! vous croyez? Eh bien! écoutez-moi. Un jour, arrive de l'autorité l'ordre de s'emparer d'Ephrem à tout prix. Le *Stanovoï* était tout neuf à son poste; il voulait se signaler. Voilà qu'une dizaine de paysans vont à la forêt à la recherche d'Ephrem, et, à peine étaient-ils arrivés, qu'il vient à leur rencontre. « Prenez-le! liez-le! » crie l'un d'entre eux. Pour Ephrem, il entre tranquillement dans le bois, se taille un bâton de trois doigts d'épaisseur, et, ce bâton à la main, il bondit tout à coup sur la route, la face hideuse : « A genoux! » cria-t-il, comme un tzar à la parade; et tous se mirent à genoux. « Qui de vous, continua Ephrem, a dit qu'on me lie? Est-ce toi, Séroga? » Séroga, qui l'entend, se lève d'un seul bond et s'enfuit comme un lièvre. Ephrem se mit à sa poursuite, et pendant toute une verste lui caressa le dos avec son bâton. « C'est dommage, dit-il après, que je ne l'aie pas empêché de manger gras, » car l'affaire se passait à la fin du carême de saint Philippe. Quant au *Stanovoï*, il fut bientôt renvoyé, et tout fut dit.

— Il vous a tous terrifiés, et il vous mène comme de petits enfants.

— Croyez-vous donc qu'il ne soit pas terrible? Et quel homme ingénieux! c'est à le baiser. Un jour, je le rencontrai dans la forêt; il tombait une grosse pluie. Dès que je l'aperçus, je voulus décamper; mais il me fit un petit signe de la main, et me dit : « Approche, Kondrate, ne crains rien, je suis miséricordieux aujourd'hui; viens apprendre de moi comme on vit dans la forêt, comme on sait rester sec pendant la pluie. Je m'approchai : il était assis sous un sapin; il avait fait un petit feu de bois vert; une épaisse fumée blanche était entrée dans les branches de sapin, et empêchait la pluie d'y tomber. Je l'admirai, et lui me dit : « Dieu dit à la pluie : *Tombe et mouille*; et Ephrem dit : *Tu ne mouilleras pas.* » Mais son tour le plus fameux (et ici Kondrate éclata de rire), je vais vous le conter. On avait battu de l'avoine au fléau, mais on n'avait pas eu le temps de ramasser le dernier tas avant la nuit. On y mit pour la garde deux jeunes gars qui n'étaient pas trop éveillés. Les voilà donc qui causent ensemble, se tenant aux aguets; et Ephrem, qui avait tout observé, ne s'avise-t-il pas d'emplir de paille les jambes de son pantalon, bien attachées par le bout, et de se les mettre sur la tête! Le voilà qui arrive en rampant derrière une haie, et qui montre petit à petit le bout de ses cornes. L'un des gars dit à l'autre : « Vois-tu? » l'autre dit : « Je vois, » et bientôt on n'entendit plus que le bruit des haies qu'ils franchissaient en courant l'un après l'autre. Ephrem s'approcha de l'avoine, la mit dans un sac et l'emporta chez lui; et le lendemain, c'est lui qui vint tout raconter à l'assemblée, et les pauvres garçons furent bafoués. Pourtant, tous les autres en eussent fait autant qu'eux. »

Et Kondrate partit d'un éclat de rire.

Le grave Yégor ne put s'empêcher de sourire aussi.

« Oui, on n'entendait que les haies craquer, » reprit Kondrate... Et s'interrompant tout à coup : « Bon Dieu ! dit-il, c'est un incendie.

— Un incendie ! où cela ? m'écriai-je.

— Oui, regardez devant nous. Ephrem l'a bien prophétisé. C'est peut-être lui qui a mis le feu, et pas pour la première fois. C'est sa besogne, âme damnée qu'il est. »

Je regardais dans la direction qu'indiquait Kondrate. En effet, à deux ou trois verstes devant nous, une grosse colonne de fumée grisâtre s'élevait en ondoyant avec lenteur et en s'élargissant par le sommet. D'autres colonnes de fumée, plus petites et plus blanches, se voyaient à droite et à gauche.

Un paysan, la face rouge, inondée de sueur, et les cheveux hérissés, arriva sur nous au grand galop, et arrêta avec peine son cheval qui n'était pas bridé.

« Frères, s'écria-t-il, avez-vous vu les gardes de forêt ? »

— Nous n'avons vu personne ; est-ce votre bois qui brûle ?

— Oui, notre bois. Ah ! nous sommes perdus ; la dernière fois, on nous a menacés... il faut rassembler le monde, car si la flamme se jette du côté de Trosni... » Il talonna vivement sa monture, et partit à toutes jambes.

Kondrate fouetta aussi ses chevaux. Nous allions droit sur la fumée, qui s'étendait de plus en plus. Par endroits, elle devenait tout à coup noire, et s'élançait en longues gerbes. Plus nous avancions, plus les contours de la fumée devenaient indistincts. Tout l'air fut troublé ; une forte odeur de brûlé nous prit à la gorge, et voilà que, s'agitant d'une étrange façon à la lumière du jour, paru-

4. Paysans qui ont pour corvée de garder la forêt à tour de rôle.



rent d'un rouge pâle, derrière de petits flocons de fumée très-blanche, les premières langues de la flamme.

« Ah! grâce à Dieu, s'écria Kondrate, l'incendie est surterrain.

— Comment dis-tu?

— Surterrain; c'est-à-dire que l'incendie court seulement sur la terre. Avec l'incendie souterrain, il est difficile de lutter. Que voulez-vous faire quand la terre elle-même brûle à plus d'une archine de profondeur? Il n'y a qu'un seul moyen de salut : c'est de creuser des fossés; est-ce facile? Quant à l'incendie surterrain, il ne fait que manger l'herbe et les feuilles sèches; la forêt ne s'en porte que mieux. Ah! cependant, seigneur, voyez quelles gerbes s'élancent. »

Nous approchâmes jusqu'au près de la ligne de l'incendie. Je mis pied à terre, et marchai à sa rencontre. Ce n'était ni difficile ni dangereux; le feu courait à travers un bois de pins, peu serré et contre le vent. Il s'avancait en lignes ondoyantes, ou, pour parler plus exactement, en petites murailles dentelées, formées de langues de feu rejetées en arrière par le vent qui emportait la fumée. Kondrate avait dit juste. Cet incendie ne faisait que raser l'herbe, et marchait rapidement, ne laissant derrière lui qu'une trace noire et fumante où se voyaient à peine quelques étincelles. Il est vrai que, lorsqu'il rencontrait par hasard quelque trou rempli de feuilles sèches et de bois mort, le feu s'élançait tout à coup en longues mèches qui se tordaient avec fureur, faisant entendre une sorte de mugissement sinistre; mais il retombait bientôt au niveau ordinaire, et reprenait sa course en pétillant. Je remarquai même plus d'une fois qu'un buisson de chênes tout desséché restait intact, bien qu'envahi par l'incendie; les seules feuilles d'en bas noircissaient un peu. J'avoue que je ne pouvais comprendre comment ces buis-

sons ne s'enflammaient pas. Kondrate avait beau me répéter que l'incendie était surterrain, et dès lors pas méchant.

« C'est pourtant le même feu, lui disais-je. — Mais puisque je vous dis, répétait-il, que c'est un incendie surterrain. »

Cependant, l'incendie ne laissait pas de produire ses effets. Les lièvres couraient tout effarés et revenaient sans raison se rejeter sur le feu ; des oiseaux qui étaient entrés dans la fumée se mettaient à tourner ; les chevaux frissonnaient et regardaient avec inquiétude de côté et d'autre. La forêt, à l'entour, semblait elle-même gronder, et l'homme ne pouvait se défendre d'un sentiment d'effroi en sentant les bouffées de chaleur le frapper tout à coup au visage.

« Si nous ne pouvons rien faire, qu'avons-nous à regarder ? dit Yégor ; partons.

— Par où passer ? dit Kondrate.

— Toujours en avant, reprit Yégor ; c'est le moyen de passer partout. »

Nous suivîmes son conseil, et nous parvînmes à la *Gary*, bien que les chevaux eussent eu souvent à poser le nez contre terre. Là, nous passâmes une journée entière, et nous y fîmes une bien belle chasse. Vers le soir, avant que le crépuscule eût rougi le ciel, les ombres des arbres s'étendaient déjà longues et droites, et l'on sentait cette légère fraîcheur qui précède la rosée. Je m'assis par terre sur la route, près du telega auquel Kondrate attelait les chevaux, et me rappelai mes sombres rêveries de la veille. Tout était aussi tranquille autour de moi ; mais il n'y avait plus cette pesante sensation de la forêt. Sur la mousse desséchée, sur les bruyères en fleurs, sur la fine poussière de la route, sur les sveltes tiges et les feuilles luisantes des jeunes bouleaux, tombait la douce et cares-

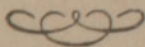
sante lumière du soleil abaissé à l'horizon. Tout reposait, plongé dans une fraîcheur tranquille ; rien ne dormait encore, mais tout se préparait déjà au salutaire apaisement de la nuit. Tout semblait dire à l'homme : « Repose-toi aussi, notre frère ; respire allègrement, et ne te fais pas d'inutiles soucis avant d'entrer dans le sein du sommeil. » En ce moment, je soulevai la tête, et j'aperçus à la pointe d'une branche une de ces grandes mouches à la tête d'émeraude, au corps effilé, et portant quatre ailes de gaze, que les élégants Français ont appelées demoiselles. Longtemps je ne la quittai point du regard ; toute saturée de soleil, elle se bornait, sans bouger, à secouer quelquefois la tête et à faire frémir ses ailes soulevées. A force de la regarder, il me sembla que je comprenais le sens de la vie de la nature ; une animation tranquille et lente, une absence de hâte, rien de trop, l'équilibre de toutes les sensations. Voilà la loi fondamentale. Tout ce qui sort de ce niveau, soit au-dessus soit au-dessous, est rejeté par la nature. Un animal malade s'enfonce dans un fourré pour y mourir seul ; il sent qu'il n'a plus le droit de vivre avec ses égaux. Beaucoup d'insectes périssent au moment même où ils ressentent les joies de l'amour, ces joies qui rompent l'équilibre ; et quant à l'homme qui, par sa faute ou par celle d'autrui, est jeté hors des voies communes, il doit au moins savoir ne pas se plaindre et se résigner.

« Allons, Yégor ! s'écria Kondrate, qui, pendant ces belles réflexions, s'était installé sur le banc de la *telega*, viens t'asseoir ici. A quoi rêves-tu ? est-ce à ta vache ?

— A sa vache ? répétai-je, en levant les yeux sur le grave et placide visage d'Yégor ; il semblait rêver, en effet, et regardait au loin dans la campagne qui commençait à s'assombrir.

— Hélas ! oui, continua Kondrate ; il a perdu cette nuit sa dernière vache. Ah ! c'est bien vrai, il n'a pas de chance. »

Yégor s'assit sans mot dire sur le siège, et nous partimes ; il savait, lui, ne pas se plaindre.





LE PARTAGE

## PERSONNAGES.

NICOLAI IVANOVITCH BAGALAIIEFF, maréchal de la noblesse <sup>1</sup>.

PETR PÉTROVITCH PECTÉRIEFF, ex-maréchal de la noblesse.

JEVGUÉNI TIKONITCH SOUSSLOFF, juge de district.

ALOUPKINE, gentilhomme du voisinage, ancien militaire.

MIRVOLINE, gentilhomme pauvre.

TÉRAPONTE ILLIITCH BEZPANDINE, autre gentilhomme.

ANNA ILLIINICHNA KAOUROVA, sa sœur, veuve.

NAGLANOVITCH, *stanovoi*, ou officier de police.

VELVITSKI, secrétaire de Bagalaïeff.

GARASIME, domestique du même.

KARP, cocher de Mme Kaourova.

---

La scène se passe dans la maison de Bagalaïeff.

---

Le théâtre représente une salle à manger. Au fond, une porte et deux fenêtres. A droite, l'entrée du cabinet de Bagalaïeff; à gauche, une table préparée pour le déjeuner. Garasime se tient auprès. On entend un bruit de voiture. Entre Mirvoline.

---

1. C'est le nom qu'on donne à un magistrat élu par la noblesse d'un district, qui la représente dans ses relations avec le gouvernement, qui est aussi l'arbitre ordinaire entre les gentilshommes, et dont l'influence s'exerce principalement dans les affaires de tutelle.



# LE PARTAGE.

PROVERBE EN UN ACTE.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

GARASIME, MIRVOLUME.

MIRVOLUME. Bonjour, Garasime, comment va la santé ?  
Eh bien ! le maître, il n'a pas encore paru ?

GARASIME, *arrangeant les serviettes*. Où avez-vous pêché ce cheval ?

MIRVOLUME. N'est-ce pas, il n'est pas mal, ce petit bidet ? On m'en a offert hier deux cents roubles.

GARASIME. Qui les a offerts ?

MIRVOLUME. Un marchand.

GARASIME. Et vous ne l'avez pas cédé ?

MIRVOLUME. Pourquoi m'en déferais-je ? j'en ai besoin moi-même. Ah ! frère, donne-moi un petit verre. Je ne sais ce que j'ai dans le gosier, et puis cette chaleur.... (*Il boit.*) Que de plats ! Est-ce qu'on attend quelqu'un ?

GARASIME. Voyons, ne dérangez rien.

MIRVOLUME. Tu ne sais pas qui l'on attend ?

GARASIME. Je ne sais pas. J'ai ouï dire qu'on voulait



réconcilier Bezpandine et sa sœur. C'est peut-être pour cela qu'on déjeune.

MIRVOLINE. Vraiment ! Ce serait très-bien , car il faut enfin que le partage se fasse ; c'est une honte. Est-il vrai que Nicolaï Ivanovitch veut acheter le bois de Bezpandine ?

GARASIME. Dieu seul sait ce que veulent les maîtres.

MIRVOLINE. Ce serait une bonne occasion de demander quelques arbres !

BAGALAÏEFF, *derrière les coulisses*. Holà, quelqu'un ! qu'on m'appelle Velvitski !

MIRVOLINE. Tiens ! il paraît que la porte du cabinet s'est ouverte ! Voyons , vite, un autre petit verre, Garasime.

GARASIME. Eh quoi ! est-ce que toujours le gosier... ?

MIRVOLINE. Oui, frère, ça me gratte. (*Il boit, Garasime sort.*)

## SCÈNE II.

MIRVOLINE, BAGALAÏEFF, VELVITSKI.

BAGALAÏEFF, à *Velvitski*. Tu as compris, n'est-ce pas, ce que j'ai ordonné ? Eh ? (*A Mirvoline.*) Ah ! c'est toi, bonjour.

MIRVOLINE. Nos très-humbles respects à Nicolaï Ivanovitch.

BAGALAÏEFF, à *Velvitski*. As-tu compris, je te le demande ?

VELVITSKI. Permettez....

BAGALAÏEFF, *l'interrompant*. Oui, oui, ce sera bien ainsi. Tu peux t'en aller ; je t'appellerai quand il sera temps.

VELVITSKI. J'obéis. Ce sont donc les papiers pour l'affaire de la veuve Kaourova qu'il faut préparer ?

BAGALAÏEFF. Certainement. Je m'étonne... Tu n'avais donc pas compris, frère ?

VELVITSKI. Mais vous aviez daigné ne me rien dire.

BAGALAÏEFF. Il faut donc tout vous dire, à présent ? Quand on ne sait pas comprendre....

VELVITSKI. J'obéis. (*Il sort.*)

BAGALAÏEFF. Ce jeune homme n'a pas la tête très-forte. (*A Mirvoline.*) Eh bien ! comment cela va-t-il ? (*Il s'assied.*)

MIRVOLINE. Grâce au ciel, tout doucement. Et votre précieuse santé ?

BAGALAÏEFF. As-tu été en ville ?

MIRVOLINE. Certainement. Du reste, il n'y a rien de nouveau. Le marchand Selodkine a été frappé avant-hier d'un coup d'apoplexie, mais il est coutumier du fait. Le procureur a de nouveau, dit-on, battu sa femme hier.

BAGALAÏEFF. En vérité ? Quel homme impatient !

MIRVOLINE. J'ai rencontré aussi Petr Pétrévitch dans sa nouvelle calèche. Il allait probablement en visite, car son laquais avait des bottes neuves et un chapeau neuf.

BAGALAÏEFF. Il vient aujourd'hui chez moi. Est-ce que sa calèche est bien ?

MIRVOLINE. Comment vous le dire ? non ; en y regardant de près, elle n'est pas bien. La forme en est jolie, mais quant au fond.... non, elle ne me plaît pas. Comment la comparer à la vôtre ?

BAGALAÏEFF. Pourtant elle a des ressorts plats ?

MIRVOLINE. J'avoue qu'ils sont plats ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Ce n'est que pour jeter de la poudre aux yeux. C'est là sa passion. Vous savez qu'il veut de nouveau se présenter aux élections de la noblesse.

BAGALAÏEFF. Pour être maréchal ?

MIRVOLINE. Tout comme vous me faites l'honneur de le dire. Eh bien, qu'il y vienne! tu fera de nouveau une petite promenade sur les chevaux noirs<sup>1</sup>.

BAGALAÏEFF. Tu crois? Petr Pétrovitch est certainement un homme fort respectable sous tous les rapports; il mérite entièrement.... Cependant, d'un autre côté, la flatteuse confiance de la noblesse.... Prends un verre d'eau-de-vie.

MIRVOLINE. Je vous remercie très-humblement.

BAGALAÏEFF. Aurais-tu déjà bu?

MIRVOLINE. Non, ce n'est pas que j'aie bu; mais, je ne sais, ma poitrine.... (*Il tousse.*)

BAGALAÏEFF. Bêtises! bois.

MIRVOLINE, *buvant*. A votre santé!... Mais savez-vous une chose, Nicolaï Ivanovitch? le vrai nom de Petr Pétrovitch n'est pas Pectérieff, mais Pectéroff; entendez-vous bien? Pectéroff.

BAGALAÏEFF. En vérité?

MIRVOLINE. Comment ne le saurions-nous pas? Nous l'avons très-bien connu; et son père, et ses oncles, qui étaient tous des ladres, par parenthèse, tous se nommaient Pectéroff, et jamais....

BAGALAÏEFF. Écoute; ceci est indifférent, pourvu que le cœur soit bon.

MIRVOLINE. Vous avez daigné dire là une vérité irréfragable. (*Regardant par la fenêtre.*) Quelqu'un vient d'arriver.

BAGALAÏEFF. Et je suis encore en robe de chambre! Voilà ce que c'est que de bavarder avec toi.

ALOUPKINE, *derrière les coulisses*. Annonce Aloupkine, gentilhomme.

1. Cela signifie que, dans l'élection au scrutin, il ne recevra que des boules noires.

GARASIME, *en entrant*. Aloupkine, un seigneur, demande à vous parler.

BAGALAÏEFF. Aloupkine! Qui cela peut-il être? Fais-le entrer. (*A Mirvoline.*) Et toi, occupe-le. Je reviens à l'instant. (*Bagalaïeff et Garasime sortent.*)

## SCÈNE III.

MIRVOLUME, ALOUPKINE.

MIRVOLUME. Nicolaï Ivanovitch va paraître sur-le-champ. En attendant, voulez-vous prendre place?

ALOUPKINE. Grand'merci; je me tiendrai debout. Permettez-moi de savoir avec qui j'ai l'honneur....

MIRVOLUME. Mirvoline, un gentilhomme des environs, dont vous avez certainement entendu parler.

ALOUPKINE. Jamais. Du reste, enchanté de l'occasion. Permettez-moi de vous demander si Tatiana Séméonovna Baldachova est votre parente?

MIRVOLUME. Non. Qui est cette Baldachova?

ALOUPKINE. Une propriétaire de Tamboff, veuve.

MIRVOLUME. Ah! de Tamboff!

ALOUPKINE. Oui, de Tamboff, une veuve. Et permettez-moi de vous demander encore si le *stanovoï* d'ici vous est connu.

MIRVOLUME. M. Naglanovitch? mais certainement; c'est un de mes meilleurs amis.

ALOUPKINE. La plus grande canaille qui ait jamais existé dans ce monde. Excusez-moi, je suis un homme franc, un soldat. J'ai l'habitude de parler sans détour. Il faut que je vous dise....

MIRVOLUME, *l'interrompant*. Ne daigneriez-vous pas manger quelque chose, après le voyage?

ALOUPKINE. Je vous remercie. Il faut que je vous dise

qu'il n'y a pas longtemps que je me suis établi dans ces contrées ; jusqu'à présent, j'ai habité principalement le gouvernement de Tamboff ; mais, ayant reçu en héritage de ma défunte femme cinquante-deux âmes dans ce district....

MIRVOLINE. Et où cela, s'il vous plaît ?

ALOUPKINE. Au village de Trukino, à cinq verstes de la grande route de Voronège.

MIRVOLINE. Ah ! je sais, je sais ; un joli petit bien.

ALOUPKINE. Une horreur.... rien que du sable. Ayant donc reçu cet héritage, je trouvai bon de venir m'établir ici, d'autant plus que ma maison de Tamboff, sauf votre respect, était complètement tombée en ruine. Me voilà donc établi. Eh bien ! imaginez-vous que votre stanovoï a déjà trouvé le temps de me nuire de la façon la plus indécente.

MIRVOLINE. Vraiment ? comme c'est désagréable !

ALOUPKINE. Permettez. Pour tout autre, ce ne serait rien. Mais moi, j'ai une fille qui se nomme Catherine ; voilà ce que je vous prie de prendre en considération. Aussi, je compte fermement sur Nicolaï Ivanovitch. Je n'ai eu le plaisir de le voir que deux fois, mais j'ai tant entendu parler de sa justice....

MIRVOLINE. Le voilà lui-même.

#### SCÈNE IV.

LES MÊMES, BAGALAIEFF (*en frac, et portant l'ordre de Sainte-Anne au cou*).

BAGALAIEFF. Il m'est très-agréable.... Je vous prie de vous asseoir. Il me semble que j'ai eu le plaisir de vous voir chez notre respectable procureur.

ALOUPKINE. C'est l'exacte vérité.

BAGALAÏEFF. Il n'y a pas longtemps, n'est-ce pas, que vous êtes devenu des nôtres ?

ALOUPKINE. C'est l'exacte vérité.

BAGALAÏEFF. J'espère que vous ne vous en repentirez pas. (*Un petit silence.*) Quelle chaleur il fait aujourd'hui !

ALOUPKINE. Nicolaï Ivanovitch, permettez à un vieux soldat de vous parler avec franchise.

BAGALAÏEFF. Je vous en prie. Qu'y a-t-il ?

ALOUPKINE. Nicolaï Ivanovitch, vous êtes notre maréchal ; Nicolaï Ivanovitch, vous êtes comme qui dirait notre second père. Je suis père moi-même, Nicolaï Ivanovitch.

BAGALAÏEFF. Croyez-moi, je ne sais que trop bien.... je sens très-bien.... C'est mon devoir, et puis.... la flatteuse confiance de la noblesse.... Parlez ; qu'est-ce ?

ALOUPKINE. Nicolaï Ivanovitch ! votre stanovoï est un coquin fini.

BAGALAÏEFF. Hum ! je trouve que vous employez des expressions bien fortes.

ALOUPKINE. Mais, permettez, daignez m'écouter jusqu'au bout. On prétend qu'un paysan à moi aurait volé à Philippe, autre paysan du voisinage, un bouc. Et permettez-moi de vous demander qu'a à faire un paysan d'un bouc. Non, dites-moi, qu'a-t-il besoin d'un bouc ? Et enfin, pourquoi serait-ce mon paysan qui aurait volé ce bouc ? où sont les preuves ? Supposons même que mon paysan soit coupable ; mais moi, pourquoi serais-je responsable ? pourquoi vient-on m'inquiéter ? Après cela, je devrai donc répondre pour chaque bouc ? et le stanovoï aura le droit de me dire des insolences ? Il me dit : « Ce bouc s'est trouvé dans votre enclos. » Mais qu'il aille au diable avec son bouc ! La question n'est pas dans un bouc, mais dans la décence.

BAGALAÏEFF. Permettez : je vous avoue que je n'ai pas trop bien compris tout cela. Vous dites que votre paysan a volé un bouc.

ALOUPKINE. Non, ce n'est pas moi, c'est le stanovoï qui le dit.

BAGALAÏEFF. Mais il me semble que vous devriez suivre en cette affaire l'ordre prescrit par les lois. Je ne sais pourquoi vous m'avez fait l'honneur de vous adresser à moi.

ALOUPKINE. Mais à qui donc me serais-je adressé, Nicolaï Ivanovitch ? Je suis un vieux soldat. J'ai reçu une offense, mon honneur souffre. Un stanovoï me dit, et d'une façon si indécente : « Attendez, je vais vous.... » Mettez-vous à ma place !

GARASIME, *en entrant*. Jevguéni Tikonitch a daigné arriver.

BAGALAÏEFF, *se levant*. Excusez, de grâce. (*Il s'avance vers la porte.*) Jevguéni Tikonitch, soyez le bienvenu. Comment va votre santé ?

## SCÈNE V.

### LES MÊMES, SOUSSLOFF.

SOUSSLOFF. Bien, très-bien.... Messieurs, j'ai l'honneur.... (*A Mirvoline.*) Bonjour, toi.

BAGALAÏEFF. Et votre épouse ?

SOUSSLOFF. Elle vit toujours. Quelle chaleur ! Si ce n'eût été pour me rendre chez vous, devant Dieu, je n'aurais pas bougé de place.

BAGALAÏEFF. Je vous en remercie. (*Montrant le déjeuner.*) Ne désirez-vous pas... ? (*A Aloupkine.*) Pardon.... Quel est votre nom et celui de votre père ?

ALOUPKINE. Anton Séméonitch.

BAGALAIÉFF. Mon cher Anton Séméonitch, vous m'exposerez plus tard votre désagrément; et vous pouvez être sûr, en tout ce qui dépendra de moi.... soyez tranquille. Maintenant permettez-moi de vous présenter à notre juge. C'est un homme d'une bienveillance parfaite, un cœur ouvert, qui ne donne jamais tort à personne. Jevguéni Tikonitch!

SOUSSLOFF, *la bouche pleine*. Quoi?

BAGALAIÉFF. J'ai l'honneur de vous présenter un nouvel habitant de ces contrées, Aloupkine, Anton Séméonitch.

SOUSSLOFF, *continuant à manger*. Ce nous est très-agréable. D'où nous venez-vous?

ALOUPKINE. Du gouvernement de Tamboff.

SOUSSLOFF. Ah! c'est fort bien fait. (*A Bagalaïeff.*) A propos, et nos pigeonneaux? vous verrez qu'ils n'arriveront pas.

BAGALAIÉFF. Je ne puis le croire, et je m'étonne même qu'ils ne soient pas ici. Ils devaient arriver les premiers.

SOUSSLOFF. Vous croyez que nous leur ferons faire la paix?

BAGALAIÉFF. Il faut l'espérer. J'ai invité aussi M. Pectérieff. (*A Aloupkine.*) Mais vous pouvez nous aider, Anton Séméonitch, dans cette affaire, qui intéresse également, j'ose le dire, tous les gentilshommes. Figurez-vous.... Nous avons ici un propriétaire, Bezpandine, très-excellent homme.... à dire vrai, un fou. Il a une sœur, veuve, Mme Kaourova, femme d'une obstination.... Vous le verrez vous-même.

MIRVOLINE. C'est dans le sang de la famille, Nicolai Ivanovitch. Leur défunte mère était pire encore. On dit que, dans son adolescence, une brique lui est tombée sur la tête: voilà peut-être la raison....

BAGALAIÉFF. C'est possible. La nature.... Donc, entre



ce Bezpandine et sa sœur, il s'est élevé depuis trois ans une dissension par rapport au partage d'un bien que leur a laissé une tante. La sœur surtout ne veut entendre à rien. Les tribunaux ont été saisis de la question. Des requêtes ont été présentées à de hautes puissances (*baisant la voix*), à de très-hautes puissances. Vous comprenez que de malheurs peuvent en résulter ! Je me suis décidé à couper d'une main ferme la racine du mal. Je les ai assignés tous deux pour aujourd'hui par-devant moi, et, si nous ne réussissons point, j'emploierai des moyens plus efficaces. Notre respectable juge, et M. Pectérieff, et celui-ci (*montrant Mirvoline*), sont nos pacificateurs. Voulez-vous vous y adjoindre et nous donner votre aide ?

ALOUPKINE. Avec plaisir ; mais n'étant pas connu....

BAGALAÏEFF. Qu'importe ? Vous êtes un habitant de ces contrées ; il leur sera impossible de mettre en doute votre impartialité.

ALOUPKINE. Je suis prêt.

GARASIME, *entrant*. Mme Kaourova.

SOUSSLOFF. Quand on parle du loup....

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, MME KAOUROVA, *en grand chapeau et tenant son ridicule à deux mains*.

BAGALAÏEFF. Enfin, soyez la bienvenue, Anna Illiitchna. Là, s'il vous plaît.

MADAME KAOUROVA, *faisant des révérences*. Téraponte Illiitch n'est pas encore arrivé ?

BAGALAÏEFF. Pas encore, mais il ne peut tarder. (*Montrant la table*.) Ne désirez-vous pas prendre un morceau ?

MADAME KAOUROVA. Merci ; je ne mange que du maigre.

BAGALAÏEFF. Eh bien ! voilà des radis, des concombres. Voulez-vous du thé ?

MADAME KAOUROVA. Non, je vous remercie, j'ai déjeuné. Et puis, dans ma position, l'on ne pense guère à la nourriture. Excusez-moi si j'ai un peu tardé. (*Elle s'assied.*) Encore faut-il remercier Dieu si j'arrive entière. Mon cocher a manqué de me verser.

BAGALAÏEFF. Comment ? le chemin n'est pas mauvais.

MADAME KAOUROVA. Ce n'est pas le chemin, Nicolai Ivanovitch ! hélas ! ce n'est pas le chemin. Me voilà ; je vous ai obéi. Mais je n'attends aucune utilité de mon obéissance. Le caractère de Téraponte Illiitch m'est trop bien connu.

BAGALAÏEFF. C'est ce que nous verrons. Moi, tout au rebours, j'espère finir aujourd'hui votre affaire. Il en est temps.

MADAME KAOUROVA. Que Dieu vous entende ! Vous le savez, je consens à tout ; je suis une créature paisible ; je n'ai pas l'habitude de dire non. Je suis une veuve sans défense, qui n'ai d'appui qu'en vous. Pour Téraponte Illiitch, il veut ma mort. Qu'il soit fait suivant sa volonté ! Mais que du moins il épargne les petits enfants.

BAGALAÏEFF. Assez, madame, assez. Je vais plutôt vous présenter à la nouvelle acquisition de notre noblesse, M. Aloupkine. Si vous le permettez, il sera aussi l'un des arbitres dans votre cause.

MADAME KAOUROVA. J'y consens, Nicolai Ivanovitch ; je consens à tout. Que l'on appelle, que l'on convoque tout le district, tout le gouvernement. J'ai la conscience tranquille. Je lis dans les yeux de monsieur qu'il prendra ma défense, qu'il ne permettra pas qu'on opprime une femme.

MIRVOLINE, *s'approchant de Mme Kaourova et lui bai-*

*sant la main.* Comment vont vos chers petits, Anna Illiinichna?

MADAME KAOUROVA. Grâce à Dieu, ils respirent encore. Mais est-ce pour longtemps? Bientôt, bientôt ils seront orphelins, les pauvrets!

SOUSSLOFF. Pourquoi dites-vous de pareilles choses? Vous nous enterrerez tous, ma petite mère.

MADAME KAOUROVA. Comment! pourquoi je dis de pareilles choses, mon petit père? Il doit y avoir de bien graves raisons, si, moi, je ne puis pas me taire. Et vous vous appelez juge! Je suis bien femme à parler sans preuves!

SOUSSLOFF. Eh bien! donnez-nous-les, ces preuves.

MADAME KAOUROVA. Très-volontiers. Nicolaï Ivanovitch, ordonnez qu'on appelle mon cocher.

BAGALAÏEFF. Qui ça?

MADAME KAOUROVA. Mon cocher. C'est Karpouchka qu'on le nomme.

BAGALAÏEFF. Mais pourquoi?

MADAME KAOUROVA. Veuillez le faire venir. Voici M. le juge qui demande des preuves.

BAGALAÏEFF. Mais, en vérité....

MADAME KAOUROVA. Je vous prie de me faire cette grâce.

BAGALAÏEFF. Allons. (*A Mirvoline.*) Amène ce cocher.

MIRVOLINE. A l'instant. (*Il sort.*)

MADAME KAOUROVA. Vous ne voulez jamais me croire, monsieur le juge, et ce n'est pas la première fois.

ALOUPKINE. Permettez. Décidément, je ne puis comprendre pourquoi vous faites appeler votre cocher. Une affaire entre gentilshommes et un cocher! quel rapport? je ne comprends pas.

MADAME KAOUROVA. Vous verrez.

ALOUPKINE. Je ne comprends pas.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, MIRVOLINE KARP, *qui s'arrête près de la porte.*

MIRVOLINE. Voici le cocher.

MADAME KAOUROVA. Karpouchka, écoute et regarde-moi. Le monsieur que voilà n'a pas voulu croire que Téraponte Illiitch a montré maintes fois l'intention de te suborner.... Tu entends ce que je te dis.

SOUSSLOFF. Eh bien ! pourquoi te taire, mon ami ? Le frère de madame a-t-il voulu te suborner ?

KARP. Comment, suborner ?

SOUSSLOFF. Je n'en sais rien. C'est ta maîtresse qui l'affirme.

MADAME KAOUROVA. Karpouchka, écoute, et regarde-moi. Tu te souviens.... aujourd'hui tu as manqué de me verser. T'en souviens-tu ?

KARP. Quand cela ?

MADAME KAOUROVA. Quand cela ? mais que tu es bête ! Certainement, au tournant de la route, avant d'arriver à la digue, une roue a encore manqué de s'échapper. Tu le sais bien.

KARP. J'écoute.

MADAME KAOUROVA. Te rappelles-tu ce que je t'ai dit alors ? « Avoue, t'ai-je dit, que Téraponte Illiitch t'a donné de l'argent. » Karpouchka, mon petit pigeon, t'a-t-il dit, « verse ta maîtresse de façon à la tuer sur place, et je n'oublierai pas ce service. » Et sais-tu ce que tu m'as répondu ? « Je suis coupable, madame, je suis coupable devant vous <sup>1</sup> »

1. Formule ordinaire d'un domestique qui veut s'excuser.

SOUSSLOFF. Mais permettez, madame ; coupable ne veut rien dire. Qu'entendait-il par ce mot banal ? Avouait-il sa culpabilité ? Voilà ce qu'il faudrait éclaircir. (*A Karp.*) Avouais-tu ?

KARP. Quoi ?

MADAME KAOUROVA. Karpouchka, écoute, et regarde-moi. Téraponte Illitch a voulu te suborner. Certes, tu n'y as pas consenti. Mais ai-je dit la vérité ?

KARP. Comme vous daignez dire.

MADAME KAOUROVA, *trionphant*. Vous voyez, messieurs.

SOUSSLOFF. Non, non, permettez. Écoute, frère ; réponds-moi, mais catégoriquement. As-tu....

MADAME KAOUROVA. Non, Jevguéni Tikonitch, je ne puis permettre. Vous voulez le terrifier ; mais je n'y consentirai pas, je lui dois protection. Va-t'en, Karpouchka, et tâche de te réveiller, car tu dors en marchant. (*Karp sort.*) J'avoue que je ne me serais point attendue à cela de votre part, monsieur le juge. Par quoi ai-je pu mériter... ?

SOUSSLOFF. Voyons, voyons, ne nous lanternez pas.

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, calmez-vous. Asseyez-vous, madame, nous examinerons tout cela à loisir.

GARASIME, *entrant*. M. Bezpandine a daigné arriver.

BAGALAÏEFF. Enfin ! Faites entrer.

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BEZPANDINE.

BAGALAÏEFF. Bonjour. Pourtant vous nous avez fait attendre.

BEZPANDINE. Pardon, pardon, Nicolaï Ivanovitch ; il m'est arrivé un accident.... Salut, juge intègre ; comment

ça va-t-il?... Imaginez-vous ce qui m'a retenu. On m'a volé ma selle. Que faire? J'ai dû prendre celle d'un postillon. (*Il prend un verre sur la table, et boit.*) Vous savez que je vais partout à cheval. Une selle détestable; impossible d'aller au....

BAGALAÏEFF. Téraponte Illiitch, je vous présente M. Aloupkine, nouveau venu.

BEZPANDINE, *l'interrompant*. Êtes-vous chasseur?

ALOUPKINE. Comment l'entendez-vous?

BEZPANDINE. Comment je l'entends? La chasse à courte.

ALOUPKINE. Non, je n'aime pas les chiens; mais j'ai tiré quelquefois un oiseau posé.

BEZPANDINE, *éclatant de rire*. Posé! ah! posé!...

BAGALAÏEFF. Messieurs, permettez-moi d'interrompre votre intéressante conversation. Je vous propose de commencer immédiatement notre besogne, sans attendre davantage le respectable M. Pectérieff. En conséquence, je vous prie tous de prendre place. (*Tous s'assoient.*)

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanovitch, je vous respecte de toute mon âme; mais si vous imaginez que vous aurez raison de cette femme-là!...

MADAME KAOUROVA, *se levant*. Vous voyez, vous voyez...

BAGALAÏEFF. Permettez, permettez, messieurs. Je dois vous prier de m'écouter avec attention. J'ai eu l'agrément de vous convoquer tous les deux, non-seulement pour effectuer ce partage, mais aussi pour faire en sorte de vous réconcilier. Quel exemple! Jugez-en, vous-mêmes: un frère et une sœur, nés, j'oserai le dire, des mêmes entrailles....

BEZPANDINE. Mais permettez...

ALOUPKINE. Monsieur Bezpandine, je vous prie de ne pas interrompre.

BEZPANDINE. Êtes-vous donc mon précepteur?

ALOUPKINE. Je ne suis pas votre précepteur ; mais , en qualité d'ancien soldat, et invité que je suis par M. le maréchal...

BAGALAÏEFF. Oui, Téraponte Illiitch, je l'ai invité. Téraponte Illiitch, Anna Illinichna, je m'adresse aux fibres sensibles de vos cœurs. Comment ! un frère et une sœur, nés, si j'ose le dire, des mêmes entrailles, ne peuvent vivre dans la paix, l'union et la concorde ? Voyons, rentrez en vous-mêmes, considérez que tout ce que j'ai dit ; je l'ai dit pour votre bien.

BEZPANDINE. Mais, Nicolaï Ivanovitch, vous la prenez peut-être pour une femme. Écoutez-la avec un peu d'attention, vous verrez que... Dieu sait ce que c'est.

MADAME KAOUROVA. Et vous-même, qu'êtes-vous ? Vous subornez mon cocher ; vous m'envoyez des servantes avec du poison ; vous complotez ma mort ; je n'en crois pas mes yeux quand je me vois encore vivante.

BEZPANDINE. Quel cocher ai-je suborné ? Que dit-elle enfin ?

MADAME KAOUROVA. Oui, monsieur, il est prêt à l'attester sous serment, et tous les gentilshommes ici présents en sont témoins.

BEZPANDINE. Quel est ce galimatias, monsieur ?

ALOUPKINE, à *Mme Kaourova*. Permettez, je proteste ; et ne m'appellez pas en témoignage, car je n'ai rien compris à ce qu'a dit votre cocher. C'est quelque chose dans le genre de mon bouc.

MADAME KAOUROVA. Mais en quoi mon cocher ressemble-t-il à un bouc ? C'est plutôt vous-même qui....

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, cessez, au nom du ciel ! Anna-Illinichna, Téraponte Illiitch, quel plaisir trouvez-vous à vous déchirer ainsi réciproquement ? Ne vaudrait-il pas mieux vous donner le baiser de paix sous les auspices de votre maréchal ?

BEZPANDINE. Allons donc ! Si j'avais prévu cela , je ne serais venu pour ried au monde.

MADAME KAOUROVA. Ni moi non plus.

BAGALAIÉFF. Mais, comment ? Vous venez de nous dire que vous consentiez à tout.

MADAME KAOUROVA. A tout, oui, mais pas à cela.

SOUSSLOFF. Tenez , Nicolai Ivanovitch , permettez-moi de vous dire que vous avez mal engagé l'affaire. Vous leur parlez de concorde, de paix....

BAGALAIÉFF. Comment donc m'y prendre ? que faire ?

SOUSSLOFF. Pourquoi les avez-vous convoqués ? pour un partage ? Eh bien, occupons-nous du partage. Aussi longtemps que ce partage ne sera pas fait, ni vous ni moi n'aurons un moment de repos. Il faudra , par ces chaleurs, toujours rouler sur les chemins.

BAGALAIÉFF. Où sont les plans ?... Vous avez raison... Garasime ! (*Garasime entre.*) Qu'on me fasse venir Velvitski.

BEZPANDINE. Je déclare d'avance que je consens à tout ce que décidera Nicolai Ivanovitch.

MADAME KAOUROVA. Et moi aussi.

SOUSSLOFF. Nous verrons bien.

MIRVOLINE , *qui a bu verre sur verre.* Il est impossible de ne pas louer ce qui est louable.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, VELVITSKI *avec les plans.*

BAGALAIÉFF. Ah ! approche. Apporte cette table. (*Il déploie les plans.*) Voici, messieurs; daignez jeter un regard. « Village de Kokouchkino, quatre-vingt-quatorze âmes mâles. » Regardez comme tout est maculé par le crayon. Ce n'est pas la première fois que nous nous acharnons



sur ce plan... « Sept cent douze déciatines de terre, dont quatre-vingt-une hors de culture. Ce bien est à partager entre le régistrateur de collège<sup>1</sup> Téraponte Bezpandine, et sa sœur, veuve d'un sous-lieutenant, Anna Kaourova. *Nota bene.* Par égales portions, ainsi qu'il est expressément stipulé par le testament de leur défunte tante. »

BEZPANDINE. La vieille avait perdu la tête avant de mourir. Que ne me laissait-elle tout ! il n'y aurait eu aucun désagrément.

MADAME KAOUROVA. Grand merci !

BEZPANDINE. Du moins devait-elle vous réduire à votre légitime<sup>2</sup>. Mais qu'attendre de bon d'une femme ? Il est vrai, à ce qu'on dit, que vous avez tous les matins lavé et peigné son épagneul.

MADAME KAOUROVA. Vous en avez menti. Je suis bien femme à laver un chien ! Bon pour vous, qui êtes connu par vos basses inclinations. On dit, Dieu me pardonne le péché de le redire ! que vous baisez votre chien sur le museau.

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, je dois vous prier tous les deux de vous taire. Je reprends... Voici donc trois années que cette tante est morte, et, jusqu'à présent, aucune décision. J'ai consenti à être l'arbitre : car, vous comprenez, messieurs, mon devoir... la flatteuse confiance de la noblesse... Voici en quoi consiste la principale difficulté : il y a dans ce bien une maison seigneuriale ; M. Bezpandine et sa sœur ne désirent pas y vivre en commun, et la partager est impossible.

BEZPANDINE, *après un moment de silence.* Eh bien ! je consens à céder cette maison. Que Dieu la bénisse !

BAGALAÏEFF. Vous la cédez ?

1. Dernier degré du *schin*.

2. La septième partie.

BEZPANDINE. Oui, mais j'attends une compensation.

BAGALAÏEFF. Certainement, cette demande est juste.

MADAME KAOUROVA. Nicolaï Ivanovitch, c'est une ruse, c'est une embûche de sa part. Il espère ainsi s'approprier les meilleures terres, les chènevières, etc. Qu'a-t-il besoin d'une maison ? Il en a déjà une. Et celle de la tante est tellement délabrée....

BEZPANDINE. Si elle est tellement délabrée....

MADAME KAOUROVA. Je ne céderai pas les chènevières. Je suis veuve, j'ai des enfants. Que ferais-je sans les chènevières ? Jugez vous-mêmes.

BEZPANDINE. Si elle est tellement délabrée....

MADAME KAOUROVA. Pour rien au monde....

ALOUPKINE. Mais laissez-le donc achever sa phrase.

BEZPANDINE. Si elle est tellement délabrée, cédez-la-moi, et c'est vous qui aurez la compensation.

MADAME KAOUROVA. Ah ! oui, je connais vos compensations. Ce sera quelque petite déciatine toute pleine de pierres, ou, mieux encore, quelque marais où il ne vient que des joncs, que les vaches même des paysans ne mangent pas en temps de famine.

BAGALAÏEFF. Il n'y a pas de tel marais dans votre bien.

MADAME KAOUROVA. Si ce n'est un marais, ce sera autre chose. Non, merci ; je sais ce que c'est que ses compensations.

ALOUPKINE, à *Mirvoline*. Est-ce que toutes les femmes, dans votre district, sont comme celle-là ?

MIRVOLINE. Il y en a de pires.

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, je dois vous prier encore de vous taire.... Voici ce que je propose : nous allons diviser le bien en deux parts : dans l'une sera la maison, dans l'autre un peu plus de terre. Et puis, qu'ils choisissent.

BEZPANDINE. J'y consens.

MADAME KAOUROVA. Moi, je n'y consens pas.

BAGALAÏEFF. Pour quelle raison ?

MADAME KAOUROVA. Qui choisira le premier ?

BAGALAÏEFF. On tirera au sort.

MADAME KAOUROVA. Dieu nous préserve d'un pareil péché ! Que dites-vous là ? Nous sommes des chrétiens.

BEZPANDINE. Eh bien ! c'est vous qui choisirez.

MADAME KAOUROVA. Je ne puis y consentir.

ALOUPKINE. Pourquoi donc ? sacré... Pardon, messieurs, je suis un ancien soldat.

MADAME KAOUROVA. Comment voulez-vous que je choisisse ? Et si je me trompe en choisissant ?

BAGALAÏEFF. Pourquoi vous tromperiez-vous ? Les deux portions seront égales ; et, si l'une d'elles est meilleure, votre frère vous cède le droit de la prendre.

MADAME KAOUROVA. Et qui dira quelle portion sera la meilleure ? Non, Nicolaï Ivanovitch, cela vous regarde. Prenez la peine, mon petit père, de désigner vous-même ma portion ; je l'accepterai avec reconnaissance.

BAGALAÏEFF. Allons, c'est fait. La maison avec ses dépendances est attribuée à Mme Kaourova.

BEZPANDINE. Avec le verger ?

MADAME KAOUROVA. Certainement, avec le verger. Qu'est-ce qu'une maison sans verger ? Ce verger, d'ailleurs, ne vaut rien. Il n'y a que cinq ou six pommiers, et les pommes sont horriblement aigres. Maison et verger ne valent pas deux kopecks.

BEZPANDINE. Alors cédez-les-moi.

BAGALAÏEFF, *élevant la voix*. Velvitski, lis mon projet de partage.

VELVITSKI, *déployant un cahier*. « Projet de partage définitif... »

BAGALAÏEFF. Cherche tout de suite la ligne de démarcation.

VELVITSKI. « Direction de la ligne, du point A, sur la limite de Voloukino.... »

BAGALAÏEFF. Messieurs, regardez. Du point A....

VELVITSKI. « .... Jusqu'au point B, à l'angle de la digue. »

BAGALAÏEFF. Jusqu'au point B. Jevguéni Tikonitch, venez donc regarder.

SOUSSLOFF, *qui est assis très-loin*. Je vois fort bien.

MADAME KAOUROVA. Mais permettez-moi de vous demander à qui appartiendra l'étang.

BAGALAÏEFF. Etang commun. Rive droite à l'un, rive gauche à l'autre. Continue.

VELVITSKI. « Les deux lots de terre isolés, divisés par égales parties. Premier lot, quarante-huit déciatines; deuxième, soixante-dix-sept. »

BAGALAÏEFF. Voici donc ce que je propose : celui qui n'aura pas la maison, prendra tout le premier lot pour lui, c'est-à-dire recevra vingt-quatre déciatines en plus.

VELVITSKI. « Le preneur de la première portion est tenu de transporter à ses frais deux familles de paysans sur la seconde portion; les paysans transportés jouiront de leurs chènevières actuelles pendant deux années. »

MADAME KAOUROVA. Ni transporter des paysans, ni céder des chènevières; je ne consens pas.

ALOUPKINE. Voulez-vous bien ne pas interrompre, madame ?

MADAME KAOUROVA. Que m'arrive-t-il, bon Dieu ! Est-ce que je rêve ? (*Elle se signe.*) Des chènevières pour deux années ! un étang commun ! Mais j'aimerais mieux céder la maison.

BAGALAÏEFF. Mais permettez-moi de vous faire remarquer que c'est Téraponte Illiitch....

MADAME KAOUROVA. Non, mon petit père, ne prenez

pas cette peine. Je vois que j'ai dû vous offenser de quelque manière.

BAGALAÏEFF, *parlant en même temps qu'elle*. Écoutez-moi, de grâce, Anna Illiinichna; écoutez-moi donc. Vous parlez de chènevières; mais c'est votre frère, puisqu'il prend les vingt-quatre déciatines....

MADAME KAOUROVA, *parlant en même temps que lui*. Ne soutenez point cela, Nicolaï Ivanovitch; quelle folle serais-je d'abandonner ainsi mes intérêts! Et puis j'ai des enfants en bas âge, qui n'ont que moi pour soutien....

ALOUPKINE. C'en est trop, c'en est trop!

BEZPANDINE, *à sa sœur*. Ainsi, vous trouvez que ma portion est la meilleure?

MADAME KAOUROVA. Vingt-quatre déciatines!

BEZPANDINE. Elle est donc la meilleure?

MADAME KAOUROVA. Vingt-quatre déciatines, grand Dieu!

ALOUPKINE. Répondez donc : est-elle la meilleure, la meilleure?

MADAME KAOUROVA, *à Aloupkine*. Mais qu'as-tu donc, mon père, à te jeter toujours sur moi? Est-ce que c'est la coutume à Tamboff?... Dieu sait d'où il est sorti, et ce que c'est que cet homme. Voyez pourtant comme il fait la roue!

ALOUPKINE. Je vous prie de ne pas vous oublier, madame. Quoique, d'après les apparences, vous soyez une femme, je ne m'en embarrasserais pas. Je suis un vieux soldat, que diable!

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, calmez-vous, au nom du ciel! Comme cela, nous ne ferons rien de bon.

BEZPANDINE. Je vous demande de nouveau, Anna Illiinichna, d'après vous, ma portion est-elle la meilleure?

MADAME KAOUROVA. Oui, c'est la meilleure; il y a plus de terre.

BEZPANDINE. Eh bien! changeons de parts. Prenez la mienne, je prendrai la vôtre. (*Mme Kaourova se tait.*)

BAGALAÏEFF. Quoi? vous ne répondez pas?... On vous donne à choisir.

MADAME KAOUROVA. J'ai déjà dit que je ne saurais choisir.

BAGALAÏEFF. Mais voyons donc, chère dame, suivez l'exemple de votre respectable frère. Je ne puis assez dire combien j'ai à me louer de lui aujourd'hui. On vous fait toutes les concessions imaginables. Il faut en finir : nos forces s'épuisent. Quelle est enfin votre décision?

MADAME KAOUROVA. Que vous dirai-je, Nicolaï Ivanovitch? Vous êtes cinq, et je suis seule, et femme. Je suis en votre pouvoir. Faites de moi ce que vous voudrez.

BAGALAÏEFF. Vraiment, c'est impardonnable. Vous parlez comme si nous vous faisons violence.

MADAME KAOUROVA. Dieu nous voit, Nicolaï Ivanovitch.

SOUSSLOFF, à Bagalaïeff, qui fait un geste de désespoir. Laissez-la donc; vous voyez bien que cette femme est un cheval rétif.

BAGALAÏEFF. Attendez, messieurs.... Ma chère petite mère, peut-être que vous ne me comprenez pas bien. Nous voulons connaître votre désir, rien que votre désir.

MADAME KAOUROVA. Je ne vous comprends que trop bien, monsieur le maréchal.

BAGALAÏEFF, les mains jointes. Dites, quelles seraient les conditions auxquelles vous donneriez votre acquiescement?

MADAME KAOUROVA. Non, excusez-moi. Par force, vous pouvez faire de moi tout ce que vous voulez, car je ne suis qu'une femme; mais, de mon plein gré....

ALOUPKINE. Vous, une femme! Non, vous êtes un vieux diable! (*Il s'élance vers elle. Parlant tous ensemble.*)

BAGALAÏEFF. Monsieur Aloupkine!

MADAME KAOUROVA. Au secours, mes petits pères!

SOUSSLOFF et MIRVILINE. Finissez! finissez!

ALOUPKINE, à Mme Kaourova. Écoute : je ne menace jamais en vain. Rentre en toi-même, ne fais pas la mégère, ou ça ira mal. Je ne plaisante point. Si tu répondais plus ou moins raisonnablement, je ne dirais rien; mais tu te buttes comme un bœuf. Femme, prends garde! prends garde! te dis-je.

BAGALAÏEFF. Anton Séméonitch, j'avoue que....

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanovitch, ceci est mon affaire. (A Aloupkine.) Monsieur, je voudrais bien savoir de quel droit....

ALOUPKINE. Vous défendez votre sœur?

BEZPANDINE. Ma sœur? Pas du tout. Voilà ce qu'est ma sœur pour moi. (Il crache à terre.) Mais l'honneur de la famille.

ALOUPKINE. Et en quoi ai-je offensé votre famille?

BEZPANDINE. Comment, en quoi? Ainsi, d'après vous, le premier hobereau sorti de je ne sais quel trou....

ALOUPKINE. Comment, monsieur....

BEZPANDINE. Comment, monsieur....

ALOUPKINE. Eh bien, voici : il n'est pas permis de se dire des injures dans une maison étrangère. Mais vous êtes un gentilhomme et je suis un gentilhomme. Ainsi, demain, s'il vous plaît....

BEZPANDINE, furieux. A quelle arme? sur-le-champ, au couteau....

BAGALAÏEFF. Messieurs, messieurs, n'avez-vous pas honte? Comment! dans ma maison....

BEZPANDINE. Vous ne me ferez pas peur, vieux portemoustaches.

ALOUPKINE. Je ne vous crains pas non plus. Quant à votre sœur, il est indécent de dire ce que c'est.

MADAME KAOUROVA. Je consens, mes pères; donnez-

moi le papier à signer. Je signerai tout ce qu'il vous plaira.

SOUSSLOFF, à *Mirvoline*. Où est mon bonnet? Ne l'as-tu pas vu, frère?

GARASIME, *entrant et criant à tue-tête*. Petr Pétrovitch Pectérieff!

## SCÈNE X.

LES MÊMES, PECTÉRIEFF. (*A l'entrée de Pectérieff, tous se calment et se taisent.*)

PECTÉRIEFF, à *Bagalaïeff*. Bonjour, mon très-cher!<sup>1</sup> (*Saluant les autres.*) Messieurs.... Cher Bagalaïeff, pardon, j'ai tardé. Je vois que vous avez commencé sans moi, et vous avez bien fait... Votre très-chère santé, Anna Illi-nichna? (*A Mirvoline.*) C'est toi, chétif.... Eh bien! l'affaire avance-t-elle?

BAGALAÏEFF. On ne saurait le dire.

PECTÉRIEFF. En vérité! Ah! messieurs, messieurs, ce n'est pas bien. Permettez à un vieillard de vous gronder un peu. Il faut en finir. (*A part à Bagalaïeff, désignant Aloupkine.*) *Qui est ça?*

BAGALAÏEFF. Un nouveau venu dans nos contrées, un certain Aloupkine. (*A celui-ci.*) Anton Séméonitch, venez, que je vous présente à notre vénérable Petr Pétrovitch.

PECTÉRIEFF. Soyez le bienvenu dans nos fertiles contrées. Mais, permettez, Aloupkine! J'ai connu un Aloupkine à Saint-Pétersbourg, un grand bel homme avec une taie sur l'œil. Il menait très-gros jeu et bâtissait des maisons. Était-il votre parent?

ALOUPKINE. Non, monsieur, je n'ai point de parents.

PECTÉRIEFF. Point de parents, pas un seul? c'est

1. Les mots en caractères italiques sont en français dans le texte original.



étrange. Vous êtes fraîche comme une rose, aujourd'hui, Anna Illiinichna. Mais voyons, messieurs, nous aurons le temps de causer plus tard. Où vous ai-je interrompu ?

BAGALAÏEFF. Loin de nous interrompre, vous êtes venu fort à propos. L'affaire est...

PECTÉRIEFF. Ce sont là les plans ?

(Il s'assied devant la table).

BAGALAÏEFF. Oui, les plans. L'affaire est que nous ne pouvons venir à bout de mettre d'accord M. Bezpandine et sa sœur. J'avoue que je commence à douter du succès.

PECTÉRIEFF. Un peu de patience, Nicolaï Ivanovitch. Un maréchal de la noblesse ne doit jamais perdre la patience, vous le savez bien.

BAGALAÏEFF. Voici de quoi il s'agit : du consentement mutuel des cohéritiers, la maison ne se partage point ; il faut donc une compensation. Je propose ce lot....

PECTÉRIEFF. Ah ! celui-ci ?

BAGALAÏEFF. C'est là que nous sommes arrêtés. Le frère consent ; mais pour la sœur, non-seulement elle ne consent pas, mais elle ne veut pas même nous faire l'honneur d'exprimer son désir !

ALOUCHKINE. Comme un cheval rétif, Excellence ; ni en avant ni en arrière.

PECTÉRIEFF. Bien, bien, bien.... *Savez-vous, cher ami ?* Certainement vous êtes ici meilleur juge que moi ; mais, à votre place, j'aurais partagé ce bien tout autrement.

BAGALAÏEFF. Comment cela ?

PECTÉRIEFF. Je dirai peut-être une bêtise, mais vous excuserez un vieillard. Il me semble.... Je voudrais un crayon.

MIRVOLINE. Un crayon ? le voici.

PECTÉRIEFF. Merci, mon petit ami... Il me semble, Nicolaï Ivanovitch, que voici comment il faudrait partager : d'ici ici, et de là là, et de là ici.

BAGALAÏEFF. Mais, Petr Pétrouitch, de cette façon les parts ne seront pas égales en étendue.

PECTÉRIEFF. Le mal n'est pas grand.

BAGALAÏEFF. En second lieu, dans cette part-là, il n'y a pas du tout de pâturages.

PECTÉRIEFF. Cela ne prouve rien; l'herbe peut croître partout.

BAGALAÏEFF. Et puis vous abandonnez donc tous les bois à l'un des partageants?

MADAME KAOUROVA. Ah! voici une part que je prendrais avec plaisir.

PECTÉRIEFF. J'aurais pu facilement répondre à toutes vos objections; mais, comme je le répète, vous devez être meilleur juge que moi; il ne me reste qu'à me récuser.

MADAME KAOUROVA. Moi, je déclare que le partage de Petr Pétrouitch est parfait.

BEZPANDINE. Permettez-moi de jeter un coup d'œil.

MADAME KAOUROVA. Oui, décidément, je suis de l'avis de Petr Pétrouitch.

ALOUPKINE. C'est épouvantable. Elle n'a rien vu et ne peut se tenir de parler.

MADAME KAOUROVA. Comment sais-tu, mon petit père, que je n'ai rien vu?

ALOUPKINE. Eh bien! si vous avez vu, dites-moi quelle part vous prenez.

MADAME KAOUROVA. Quelle part? Mais celle qui a les bois et les pâturages, et un peu plus de terres.

ALOUPKINE. Oui, il lui faut tout à elle seule.

SOUSSLOFF, à *Aloupkine*. Laisse-la donc.

PECTÉRIEFF, à *Bezbandine*. Eh bien! qu'en dites-vous?

BEZPANDINE. A vrai dire, ce partage n'est pas régulier. Du reste, je suis prêt à consentir, si l'on me donne cette part-ci.

MADAME KAOUROVA. Et moi je suis prête à consentir si on me donne cette part-ci.

ALOUPKINE. Laquelle ?

MADAME KAOUROVA. Celle que mon frère demande.

SOUSSLOFF. Dites, après cela, qu'elle ne consent à rien !

PECTÉRIEFF. Je vous ferai observer, monsieur et madame, qu'il est impossible de donner la même part à tous les deux. Que l'un de vous fasse un sacrifice, montre sa grandeur d'âme et prenne la part la moins bonne.

BEZPANDINE. Oserais-je demander à Votre Excellence pourquoi diable ou pour quel diable je montrerais ma grandeur d'âme ?

PECTÉRIEFF. Pour quel... Quels mots étranges vous employez pour votre sœur !

BEZPANDINE. Ah bien oui !

PECTÉRIEFF. Votre sœur, ne l'oubliez pas, appartient au sexe faible ; elle est femme et vous êtes homme, Téráponte Illiitch.

BEZPANDINE. Bon ! voilà la philosophie qui commence.

PECTÉRIEFF. Quelle philosophie trouvez-vous dans mes paroles, s'il vous plaît ?

BEZPANDINE. C'est de la philosophie.

PECTÉRIEFF. Cela m'étonne... Messieurs, cela ne vous étonne-t-il pas ?

ALOUPKINE. Rien ne saurait m'étonner aujourd'hui. Vous me diriez que vous avez mangé votre propre père, que je vous croirais.

BAGALAÏEFF. Messieurs, permettez-moi de placer une parole. Cette recrudescence d'obstination doit vous prouver, très-cher Petr Pérovitch, que votre mode de partage n'est pas très-habile.

PECTÉRIEFF. Pas habile ! Permettez, c'est ce qu'il faut prouver. Je ne discute pas ; il est possible que votre pro-

position soit excellente, mais on ne peut pas non plus juger ma proposition à première vue. J'ai tiré ma ligne comme qui dirait *en gros*. Certainement j'ai pu me tromper dans les détails. Il est naturel d'égaliser les parts, de prendre chaque chose en considération. Mais pourquoi donc pas habile?

ALOUPKINE, *bas à Soussloff*. Quelle est cette ligne qu'il a tirée?

SOUSSLOFF. *Angro*.

ALOUPKINE. Et que signifie *angro*?

SOUSSLOFF. Dieu le sait. Ce doit être un mot allemand.

MIRVOLINE. *Angro*?... Mais, permettez, cela veut dire. . . Non, c'est *antresol*.

BAGALAÏEFF. Je suis d'accord, Petr Péetrovitch, que votre proposition est excellente, parfaite; mais la principale difficulté, c'est de faire les parts égales : voilà le nœud de la question.

PECTÉRIEFF. C'est possible. Puisque, comme vous dites, ma proposition n'est pas habile...

BAGALAÏEFF. Mais non, Petr Péetrovitch...

MADAME KAOUROVA. Je sais très-bien pourquoi M. le maréchal insiste si fort sur sa proposition.

BAGALAÏEFF. Que voulez-vous dire par ces paroles, madame? expliquez-vous.

MADAME KAOUROVA. Je le sais fort bien.

BAGALAÏEFF. Madame, je vous enjoins de vous expliquer.

MADAME KAOUROVA, *aux autres*. Nicolaï Ivanovitch a l'intention d'acheter à vil prix, de Téraponte Illiitch, le bois de notre tante. C'est pour cela qu'il fait tous ses efforts pour que ce bois ne me revienne pas.

BAGALAÏEFF. Vous vous oubliez, madame. Votre frère est-il un enfant? Ne recevrez-vous pas votre part? et qui

vous a dit que j'aie cette intention? Pouvez-vous empêcher votre frère de vendre ce qui lui appartient?

MADAME KAOUROVA. Non, je ne puis l'en empêcher; mais ce que je veux dire, c'est que vous ne nous faites pas les parts avec une conscience nette, et selon la justice, mais selon vos intérêts.

BAGALAÏEFF. Oh! c'en est trop!

ALOUPKINE, à Bagalaïeff. Ah! vous le dites aussi à votre tour.

PECTÉRIEFF. Tout cela est très-embrouillé, je l'avoue, très-peu clair et très-embrouillé.

BAGALAÏEFF. Voilà pour faire perdre la patience à un ange. Qu'y a-t-il donc d'embrouillé dans tout ceci? Eh bien! oui, j'ai l'intention d'acheter le bois à M. Bezpandine; il est possible que je lui achète même toute sa part. Mais qu'est-ce que cela prouve? Je n'ai pas la conscience nette... et votre langue a eu le courage de le dire; mais vous êtes une femme, je vous excuse. Quant à vous, Petr Pétrovitch... embrouillé... vous auriez dû, avant de lâcher ce mot, considérer si le partage est justement fait; et il l'est, certes, puisqu'on laissait à madame le choix de sa part.

PECTÉRIEFF. C'est à tort que vous vous échauffez tellement, Nicolaï Ivanovitch.

BAGALAÏEFF. Comment! quand on me soupçonne, Dieu sait de quoi! Moi, maréchal, jugé digne de la flatteuse confiance de la noblesse, quand on porte atteinte à mon honneur!...

PECTÉRIEFF. Je ne touche pas à votre honneur; mais nous savons fort bien que lorsqu'on peut, sans trop de préjudice, concilier son intérêt avec celui d'un autre, on ne s'en fait pas faute; et, quant à la dignité du maréchal, croyez-moi, Nicolaï Ivanovitch, on ne choisit pas toujours les plus méritants; et tel a été repoussé par le

scrutin, qui n'aurait pas dû l'être. Certes, je ne dis point cela pour vous.

BAGALAÏEFF. Je comprends fort bien, monsieur, l'intention qui vous fait parler ainsi. Eh bien ! essayez, l'élection est proche ; il est possible que cette fois la noblesse ouvre enfin les yeux, qu'elle apprécie enfin vos qualités.

PECTÉRIEFF. Si MM. les gentilshommes veulent bien m'honorer de leurs suffrages, je ne m'y soustrairai pas, soyez tranquille.

MADAME KAOUROVA. Et c'est alors que nous aurons un maréchal vraiment digne de ce nom.

BAGALAÏEFF. Je n'en doute pas ; mais vous comprendrez qu'après tous ces soupçons offensants, mon intervention dans vos affaires serait complètement déplacée. Je vais donc vous rendre...

BEZPANDINE. Mais non, non...

PECTÉRIEFF. Je vous assure que c'est à tort que vous vous piquez....

BAGALAÏEFF. Excusez-moi... Velvitski, apporte leur dossier... Voici vos requêtes, vos lettres, vos plans. Faites le partage comme vous l'entendrez. Ayez recours à Petr Pétrovitch.

MADAME KAOUROVA. Avec le plus grand plaisir.

PECTÉRIEFF. Moi, je m'y refuse formellement. Je n'ai pas de temps à perdre à de pareilles misères. Pour qui me prenez-vous, madame ?

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanovitch, de grâce, reprenez ces papiers. Excusez-nous, c'est-à-dire cette sotte femme ; c'est elle qui est la seule cause...

BAGALAÏEFF. Je ne veux rien entendre ; mon honneur souffre, mes forces sont épuisées.

BEZPANDINE, à sa sœur. C'est toi qui as fait tout cela, tête sans cervelle. Attends un peu que je te cède les bois

et les pâturages, et la maison. Tu verras comme je te les céderai.

ALOUPKINE. Bravo! bravo! Traite-la de la bonne façon.

MADAME KAOUROVA, à *Pectérieff*. Ah! Petr Pétrovitch, prenez ma défense, mon père. C'est un monstre, mon père, un monstre sans religion. Il a plusieurs fois attenté à ma vie, mon père; il m'a donné du poison.

PECTÉRIEFF. Permettez, permettez, vous me faites violence...

## SCÈNE XI ET DERNIÈRE.

### LES MÊMES, NAGLANOVITCH.

NAGLANOVITCH, *entrant*. Monsieur le maréchal, je suis envoyé près de vous. Sa Haute Excellence<sup>1</sup> a daigné...

ALOUPKINE, *s'élançant sur lui*. Ah! c'est encore vous, c'est encore le bouc!

NAGLANOVITCH. Qui êtes-vous? Qui est cet homme?

ALOUPKINE. Vous feignez de ne pas me reconnaître. Je suis Aloupkine, le gentilhomme Aloupkine.

NAGLANOVITCH. Laissez-moi tranquille. Votre bouc a pris la voie légale. Je ne suis pas venu vous chercher, je suis envoyé vers Nicolaï Ivanovitch.

PECTÉRIEFF. Mais lâchez-moi donc, madame.

MADAME KAOUROVA. Mon père, défends-moi et partage-nous.

ALOUPKINE, à *Naglanovitch*. Vous m'avez offensé, monsieur. Je braverai tout, je vous prouverai quel cas je fais d'un suppôt de la police.

NAGLANOVITCH. C'est un fou.

BEZPANDINE. Nicolaï Ivanovitch, reprenez les papie

1. Le gouverneur de la province.

BAGALAIÉFF. Arrêtez, messieurs; décidément je sens que ma tête s'égaré. Un partage, un bouc, une femme obstinée, ce nouveau venu de Tamboff, un officier de police qui sort de terre, un duel demain, ma conscience n'est pas nette, un bois à vil prix, des cris, des disputes, des hurlements, c'en est trop. Excusez-moi, messieurs, je ne suis pas en état, je ne comprends rien, je n'en puis plus... (*Il s'échappe.*)

PECTÉRIEFF. Nicolaï Ivanovitch, où donc allez-vous?... Par exemple, le maître de la maison qui s'en va! Que devons-nous faire?

NAGLANOVITCH, à *Velvitski*. Dites-lui donc que j'ai à lui parler pour de graves affaires de service. (*Velvitski sort.*)

MADAME KAOUROVA. Que Dieu l'accompagne! (*A Pectérieff*). Mais toi, mon petit père, quand nous partageras-tu?

PECTÉRIEFF. Madame, si vous ne me lâchez sur-le-champ, j'emploierai la force. (*Il s'arrache de son étreinte.*)

BEZPANDINE, jetant ses papiers à terre. Maudites soient les femmes dans toute l'éternité! (*Il sort.*)

MADAME KAOUROVA. Je puis du moins me rendre cette justice, que je suis bien innocente de tout cela.

VELVITSKI, rentrant. M. le maréchal envoie dire qu'il ne peut recevoir personne; il se met au lit.

NAGLANOVITCH. Tout est dit; je lui laisserai un billet.  
(*Il salue la compagnie et sort.*)

ALOUPKINE. Vous vous sauvez, monsieur, mais vous ne m'échapperez pas. (*Il le suit en courant.*)

PECTÉRIEFF. Attendez donc, nous nous en allons tous. Jamais, je l'avoue, je n'ai rien vu de pareil. (*Il sort.*)

MADAME KAOUROVA. Petr Péetrovitch, mon père, je vous demande justice. (*Elle le suit.*)

MIRVOLINE, à *Soussloff*, qui était resté constamment immobile dans son fauteuil. Jevguéni Tikonitch, que



faites-vous donc là? Nous ne pouvons rester seuls; parlons aussi.

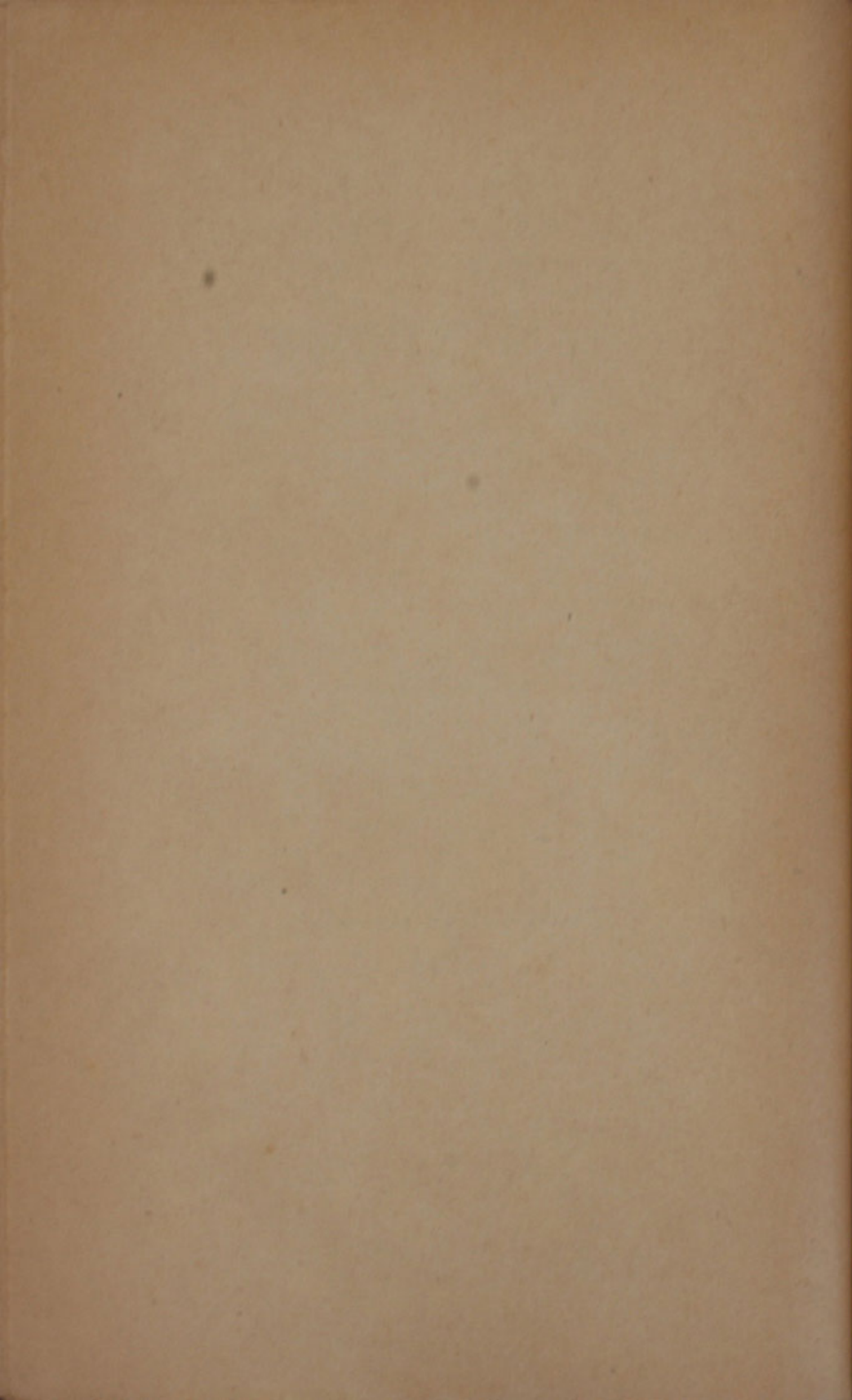
SOUSSLOFF. Attends; laisse-les s'en aller. Quand il aura repris haleine, nous ferons une partie de whist.

MIRVOLINE. Vous avez raison; mais, en pareil cas, il n'est pas mauvais de boire un coup.

SOUSSLOFF. Eh bien! buvons un coup, Mirvoline, bien que tu en aies pris déjà plus qu'assez. Mais quelle femme! elle rendrait des points à la mienne. Allons, nous venons de voir pratiquer le proverbe : « Partager comme frères; le mien à moi, le tien à nous deux. »

## TABLE DES MATIÈRES.

L'auberge de grand chemin.....	Page 3
L'Antchar.....	69
Le pain d'autrui.....	157
Une correspondance.....	225
Deux journées dans les-Grands Bois.....	267
Le partage.....	296



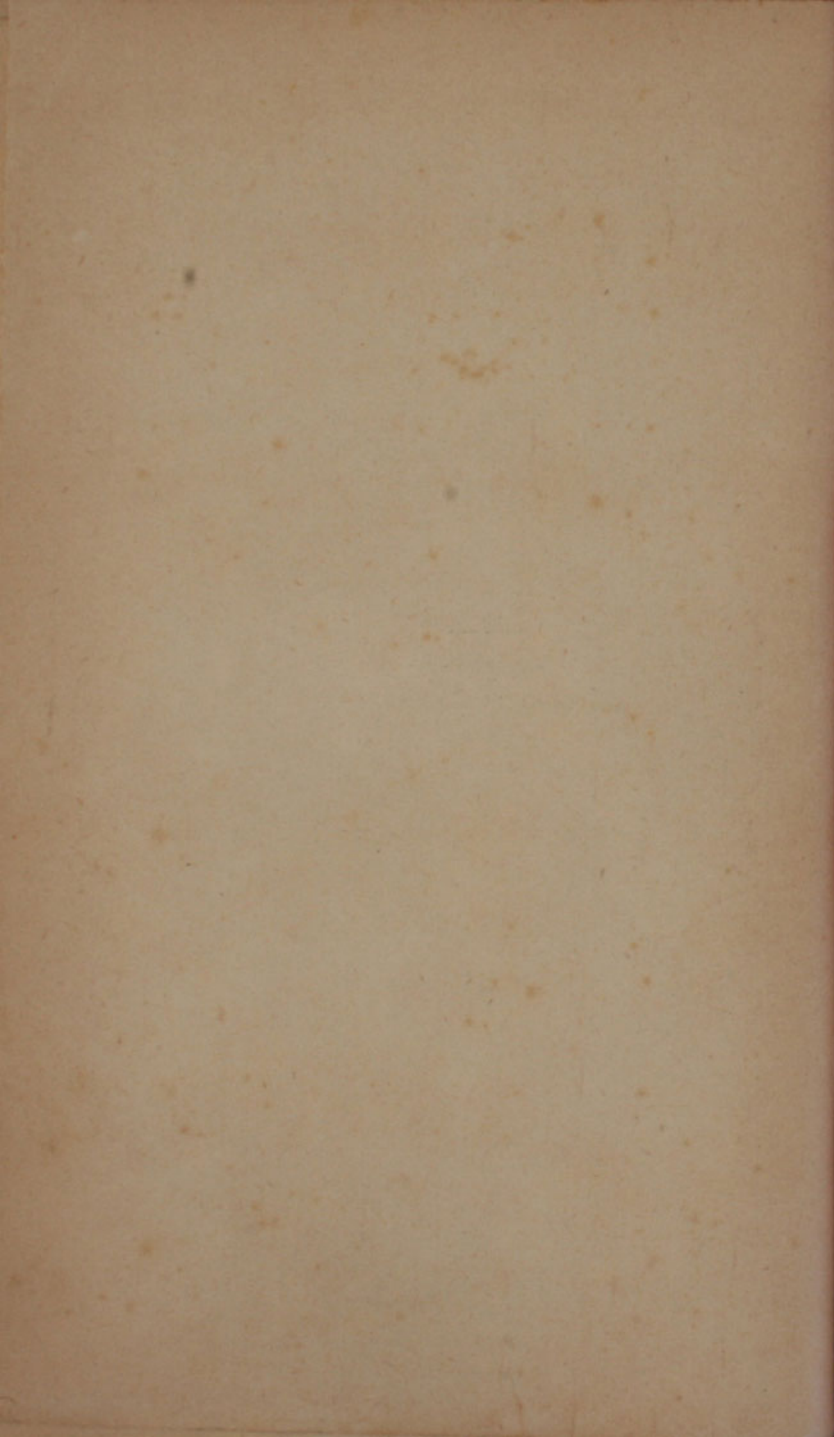
---

COULOMMIERS

Imprimerie PAUL BRODARD

1112-P8-13.

---





## BIBLIOTHÈQUE DES MEILLEURS ROMANS ÉTRANGERS

ROMANS ANGLAIS, ALLEMANDS, ESPAGNOLS, ITALIENS ET RUSSES  
TRADUCTIONS FRANÇAISES, FORMAT IN-16 BROCHÉ

TROISIÈME SÉRIE A 1 FR. LE VOLUME

- Alexander (Mrs)** : L'erreur de Catherine.  
— Aveugle destin. 1 vol.  
— Le choix de Mona. 1 vol.
- Anonyme** : Autrefois, la guerre des paysans. 1 vol.
- Barrett (F.)** : Le mystère du Grand Hesper.
- Beecher-Stowe (Mrs.)** : La case de l'oncle Tom. 1 vol.  
— La fiancée du ministre. 1 vol.
- Belloo-Lowndes (M<sup>rs</sup>)** : Jusqu'au bout. 1 v.
- Braddon (Miss)** : Lady Lisle. 1 vol.
- Bulver Lytton (Sir Ed.)** : Les derniers jours de Pompéi. 1 vol.  
— Alice ou les mystères. 1 vol.  
— Ernest Malltravers. 1 vol.
- Conan-Doyle** : La marque des quatre. 1 vol.  
— Le drame du Korosko. 1 vol.  
— Le chien des Baskerville. 1 vol.  
— Un crime étrange. 1 vol.
- Cummins (Miss)** : L'allumeur de réverbères.  
— Mabel Vaughan. 1 vol.  
— La rose du Liban. 1 vol.
- Carrér-Bell (Miss Brontë)** : Jane Eyre. 2 vol.
- Curwood (I. O.)** : Mélissa, trad. de l'angl. 1 v.
- Dickens (Ch.)** : M. Pickwick. 2 vol.  
— Bleak-House. 2 vol.  
— Contes de Noël. 1 vol.  
— David Copperfield. 2 vol.  
— Dombey et fils. 3 vol.  
— La petite Dorrit. 2 vol.  
— Le magasin d'antiquités. 2 vol.  
— Les temps difficiles. 1 vol.  
— Nicolas Nickleby. 2 vol.  
— Olivier Twist. 1 vol.  
— Martin Chuzzlewit. 2 vol.  
— Les grandes espérances. 2 vol.  
— L'ami commun. 2 vol.  
— Le mystère d'Edwin Drood. 1 vol.
- Dickens et Collins** : L'abîme. 1 vol.
- Durford-Delannoy** : L'appariement de mort.
- Ebner-Eschenbach (Mme de)** : Un incompris. 1 vol.
- Elliot (G.)** : Adam Bede. 2 vol.  
— La conversion de Jeanne. 1 vol.  
— Le moulin sur la Floss. 1 vol.  
— Silas Marner. 1 vol.
- Esterre Keeling (Elsa d')** : Trois sœurs.
- Fleming (W.)** : Les chaînes d'or. 1 vol.
- Fullerton (Lady)** : Hélène Middleton. 1 vol.  
— L'oiseau du bon Dieu. 1 vol.
- Gogol (N.)** : Les âmes mortes. 2 vol.
- Goldsmith** : Le vicaire de Wakefield. 1 vol.
- Gray** : Le silence du doyen. 1 vol.
- Green (K.)** : La dame au diamant. 1 vol.  
— Le médaillon. 1 vol.
- Hall-Caine** : Jason. 2 vol.
- Hardy** : Tess d'Urberville. 2 vol.
- Hauff** : Lichtenstein. 1 vol.
- Hedenstjerna (de)** : Le seigneur de Halleborg, trad. du suédois. 1 vol.
- Heimbourg** : L'autre, traduit de l'allemand.  
— Le roman d'une orpheline. 1 vol.
- Hope (Anthony)** : La carrière d'Alexandre Quisanté. 1 vol.  
— Le Roman d'un Roi. 1 vol.  
— Service de la reine. 1 vol.
- Hornung (E. W.)** : Raffles, cambrioleur pour le bon motif.
- Hume** : Les mystères d'un hansom-cab. 1 v.  
— Miss Méphistophélès. 1 vol.  
— La romance fatale. 1 vol.  
— L'œil de Jade. 1 vol.
- Hungerford (Mrs)** : Molly Bawn. 1 vol.  
— La conquête d'une belle-mère. 1 vol.  
— Premières joies et premières larmes. 2 v.
- Jokai (M.)** : Le nouveau seigneur. 1 vol.
- Le Gueux (W.)** : La dame en bleu. 1 vol.
- Manzoni** : Les fiancés, trad. de l'ital. 2 vol.
- Marchi (E. de)** : Demetrio Pianelli. 1 vol.  
— L'accusateur imprévu. 1 vol.
- Mayne-Reid** : La piste de guerre. 1 vol.  
— La quarteronne. 1 vol.  
— Le doigt du destin. 1 vol.  
— Le roi des Séminoles. 1 vol.  
— Les partisans. 1 vol.
- Neera** : Thérèse, traduit de l'italien. 1 vol.
- Ouida** : Amitié. 1 vol.
- Ridder Baggard** : Jess. 1 vol.  
— Le colonel Quaritch. 1 vol.
- Steele (J.)** : Un mari par procuration. 1 vol.
- Savage** : Un mariage officiel. 1 vol.
- Schmitthenner** : Une vie d'artiste. 1 vol.
- Stevenson** : Le naufrageur. 1 vol.  
— Catriona. 1 vol.
- Thackeray** : La foire aux vanités. 2 vol.
- Tolstoï** : Les Cosaques. 1 vol.  
— Souvenirs. 1 vol.
- Tourgeneff (I.)** : Mémoires d'un seigneur russe, traduit du russe. 2 vol.  
— Scènes de la vie russe. 1 vol.  
— Nouvelles scènes de la vie russe. 1 vol.
- Trollope (A.)** : Les tours de Barchester. 1 v.
- Van Vorst (M<sup>rs</sup> J. et M.)** : La fille de Bageby.
- Wilkie Collins** : La morte vivante. 1 vol.  
— La piste du crime. 2 vol.  
— C'était écrit. 1 vol.  
— La pierre de lune. 2 vol.
- Williamson** : Le mariage de Lord Loveland.